

PARIS, VILLE DES RÁKÓCZI

(1713-1780)

De la patrie lointaine dont ils étaient bannis, un curieux destin a conduit à Paris, l'un après l'autre, les cinq derniers Rákóczi.

Trois d'entre eux y dorment leur dernier sommeil.

Nous sommes de ceux qui croient à l'âme des vieilles pierres ; c'est pourquoi, — reconstituant par cent détails épars dans les archives, leur itinéraire parisien¹ —, nous avons suivi pas à pas, dans leurs divers logis, les cinq princes hongrois qui vécurent l'alexandrin célèbre :

Tout homme a deux pays : le sien et puis la France.

I. — FRANÇOIS II RÁKÓCZI

Quand, après deux mois de navigation mouvementée depuis Dantzig, François II Rákóczi, mettant le pied pour la première fois sur la terre de France, débarqua à Dieppe le 13 janvier 1713, il se rendit sans tarder à Rouen où il reçut l'hospitalité du duc de Luxembourg, gouverneur de la province de Normandie.

Après quelques jours de repos, il prit, le 27 janvier, la route de Paris où il arriva le lendemain. Il descendit à l'Hôtel de Luxembourg, que le duc lui avait prêté, et logea sa suite dans un meublé du quai Malaquais, l'hôtel du Perron.

Ce dernier — que Rákóczi, semble-t-il, n'habita pas, et que le jeu défendu établi par les officiers du prince allait bientôt rendre célèbre, trop célèbre, sous le nom d'hôtel de Transylvanie —

(1) Nous avons tenu pour parisiens, bien qu'ils fussent, en ce temps, hors des barrières de la capitale, les logis des Rákóczi à Chaillot, Passy et La Chapelle, puisque ces villages ont été, depuis, annexés à Paris : le premier en 1784, les deux autres en 1860.

s'élevait dans ce quartier de Saint-Germain-des-Prés, résidence préférée des étrangers, où, dit un chroniqueur du temps, l'on avait compté en un seul hiver « *jusqu'à douze princes des plus illustres maisons d'Allemagne et plus de trois cents comtes et barons*¹ ».

Plus particulièrement, le quai Malaquais (ou Malaquest), avec ses dix toises de largeur et les huit lanternes qui l'éclairaient la nuit, était réputé le plus beau de Paris depuis qu'en 1669 on l'avait, luxe alors inusité, revêtu de pierre de taille.

Édifié, entre 1662 et 1628, pour Jacques de Hillerin², chanoine de N.-D. de Paris et conseiller au Parlement, sur une petite partie de l'ancien parc de la reine Marguerite, première femme de Henri IV, — à l'endroit précis où passait, au Moyen âge, la Noue ou Petite-Seine, sorte de fossé navigable qui faisait communiquer avec le fleuve les douves entourant l'abbaye voisine de Saint-Germain-des-Prés, — l'hôtel du Perron s'élevait à l'angle dudit quai Malaquais et de la rue des Petits-Augustins (aujourd'hui rue Bonaparte) alors terminée aux rues Jacob et du Colombier qui bornaient au nord l'abbaye de Saint-Germain.

De trois étages, surmontés de hautes mansardes, l'hôtel présentait sur le quai une agréable façade de style Louis XIII — brique et pierre — percée de hautes fenêtres, cinq par étage.

Derrière l'hôtel, une cour et un petit jardin, séparés de la rue par des communs bas, s'étendaient sur quelques toises en direction du couvent des Petits-Augustins, occupé de nos jours par l'École des Beaux-Arts³.

Habité jusqu'en 1686 par la famille de Hillerin, l'hôtel avait été loué ensuite au comte de Tallard, futur maréchal, puis au duc d'Albret, grand chambellan de France, enfin, par une chute imprévue, à deux roturiers, Nicolas Michel, exempt de la prévôté générale des Monnaies, et Louis Rossignol, garçon tapissier, qui en avaient fait un hôtel meublé.

C'est ainsi que Rákóczi put en louer une partie pour ses officiers. Nous avons conté dans une autre étude ce que fut leur séjour, qui dura jusqu'à l'été de 1716. A cette date, les de Hillerin donnèrent l'hôtel à bail, pour neuf années, à un sieur Geoffroy Sinet, valet de pied du duc d'Orléans, qui pourrait bien n'avoir été que le prête-nom de quelque grand seigneur désireux de continuer pour son compte la lucrative exploitation du tripot de Transylvanie.

(1) Germain Brice, *Description de la ville de Paris*, 1752. Les détails qui suivent ont été pris, les uns dans G. Brice, les autres dans l'Atlas de Jean de La Caille (1714) : *Description de la ville et des faubourgs de Paris en 20 planches*.

(2) Nous avons emprunté l'historique de l'hôtel à l'ouvrage de M. Léo Mouton, *L'Hôtel de Transylvanie*. Paris, 1907.

(3) L'hôtel mesurait 9 toises, 3 pieds, 0 pouce, en façade sur le quai ; et 23 toises, 5 pieds, 7 pouces en profondeur, sur la rue des Petits-Augustins.

Au cours de cette location, le 20 avril 1720, la famille de Hillerin, fort à court d'argent, vendit son hôtel pour « 210.000 livres de prix principal et 10.000 livres de pot-de-vin » à la comtesse de Fontaine, veuve d'un maréchal de camp, qui le revendit, trois ans plus tard, pour 125.000 livres seulement, à la « Très puissante » duchesse de Gramont, laquelle s'y installa à l'expiration du bail des Sinet. A sa mort, en 1737, l'hôtel passa à son neveu, le brave vicomte de Lautrec¹, — futur maréchal de France, lui aussi, — qui y mourut à son tour en 1762, le laissant à son propre neveu, le duc de Noailles Mouchy — encore un futur maréchal, et qui devait périr, en 1793, sur l'échafaud révolutionnaire, — qui, en 1782, le loua à M. de Vergennes, ministre des Affaires étrangères.

Sous l'Empire, l'immeuble, alors divisé en plusieurs appartements, eut comme habitants notables le jurisconsulte Joseph Carnot, frère de l'*Organisateur de la Victoire*, le baron Denon, le géomètre Legendre...

Enfin, dans la seconde moitié du siècle, après une série de locataires incolores, la marquise de Blocqueville, fille du maréchal d'Empire Davout, prince d'Eckmuhl et duc d'Auerstadt, y tint, de 1869 à 1892, un salon célèbre.

Conservé avec soin, l'hôtel de Transylvanie orne toujours, de sa façade rose et blanche, le vieux quai Malaquais². Sur la rue Bonaparte, où passent bruyamment les automobiles, la fenêtre à poulie par où l'on entrainait l'avoine et le foin des écuries évoque encore le temps des carrosses.

Et si, à l'intérieur de l'hôtel, de faux lambris blancs recouvrent, dans les salons du premier étage, les cloisons anciennes qui virent se presser les joueurs de la Régence, d'heureuses restaurations ont récemment remis à jour, au troisième étage, les belles poutres peintes du temps de Louis XIII.



*Hôtel de
Luxembourg.*

Mais revenons à l'Hôtel de Luxembourg. Cette résidence, — qu'il ne faut pas confondre avec le palais édifié en 1615 pour la reine Marie de Médicis, et qui abrite maintenant le Sénat —, s'élevait dans le quartier du Palais-Royal, rue et près la porte Saint-Honoré, en face du couvent de l'Assomption, à l'endroit

(1) C'est à cette date que l'hôtel quitta le nom d'*Hôtel de Transylvanie* pour celui d'*Hôtel de Lautrec*.

(2) Dont il porte le n° 9.

précis où la rue Cambon, venant du boulevard, débouche aujourd'hui dans la dite rue Saint-Honoré¹.

Contigu au couvent des Filles de la Conception du tiers-ordre de saint François, dites religieuses Cordelières, sur le terrain duquel ont été ouvertes les rues Richepance et Duphot, l'hôtel avait été construit, vers 1640, pour Messire Séraphin de Mauroy, conseiller du Roi en ses conseils et intendant des Finances. En 1654, il avait été acquis par Messire François Foucquet, « *conseiller ordinaire du Roy en son conseil d'Estat, évesque et comte d'Agde, nommé par S. M. Coadjuteur à l'archevêché de Narbonne* » ; puis, en janvier 1675, par le célèbre *Tapissier de Notre-Dame*, « *Très haut et très puissant seigneur Monseigneur François Henry de Montmorency, duc de Luxembourg et d'Epiney, pair, maréchal, premier baron et premier chrétien de France, souverain de Luxembourg et d'Aigremont, chevalier commandeur des ordres du Roy, capitaine de sa première et plus ancienne compagnie française des gardes du corps de Sa Majesté, gouverneur et lieutenant général pour le Roy de la Province de Normandie et Général de ses armées* ».

A la mort du maréchal, le 4 janvier 1695, l'hôtel était passé à sa veuve, puis, en 1701, à son fils aîné, Charles-François-Frédéric², futur gouverneur de Normandie, et c'est ainsi que Rákóczi y fut hébergé.

De la demeure elle-même, fort importante et, selon certains auteurs, magnifique³, nous n'avons trouvé, à défaut d'une image gravée, que la sèche description d'un acte notarié :

« Une grande maison en plusieurs corps d'hôtel, ayant issue sur la rue Neuve Saint-Honoré, couverte d'ardoise, sur caves voustées, offices, cuisines & écuries, remises de carrosses, salles, cabinets, soupentes, chambres, anti-chambres, garde robes, escalier dans œuvre, grenier, cours, puits, grand jardin, & autres aisances. »

Tenant à l'hôtel, trois autres maisons s'étendaient en façade sur la rue, dont la dernière, en direction du Palais-Royal, touchait à celle de François Geoffrin, bourgeois de Paris et secrétaire du Roi, de qui la jeune femme devait établir là, quelques années plus tard, un célèbre « Royaume ».

De l'hôtel, une porte percée dans la muraille donnait directement accès à une tribune dans l'église des Cordelières.

Le jardin, — agrandi en 1684 de trois arpents et demi, restant de la construction de la place Vendôme, et donnés par Louis XIV

(1) Marquis de Rochegude et Maurice Dumolin, *Guide pratique à travers les vieux Paris*. Paris, 1923.

(2) Né le 22 février 1661, mort le 4 août 1726. (Michaud, *Biographie Universelle*.)

(3) P. de Ségur, *Le Tapissier de Notre-Dame (Les dernières années du maréchal de Luxembourg)*. Paris, 1903, p. 407.

au maréchal, — s'étendait jusqu'à l'ancien rempart, au point où la rue des Capucines (jadis, Neuve des Petits-Champs) rencontre le boulevard. Entre deux longues allées d'arbres, quatre pelouses en rectangle, encadrant un bassin rond, dessinaient un parterre à la française. Du bout de ce parterre, formant terrasse, quelques marches descendaient à un autre petit jardin donnant de biais sur le rempart¹.

L'existence de l'hôtel devait être brève. Dès 1719, le 7 juillet, par devant Bapteste, notaire à Paris, le duc de Luxembourg vendit la propriété, pour la somme de 548.000 livres², à un sieur Guillaume Leduc, architecte, qui obtint du Bureau de la Ville l'autorisation d'abattre l'hôtel et de percer une rue sur son emplacement³.

Cette voie, ouverte en 1722, reçut le nom de « rue de Luxembourg » et, un peu plus tard, de « Neuve-du-Luxembourg », qu'elle conserva jusqu'en 1879, quand lui fut attribué celui du conventionnel Cambon, mort en 1808, au n° 15 ancien.

Le couvent voisin de la Conception a disparu à son tour, sous l'Empire ; la rue Royale passe où s'élevait la porte Saint-Honoré, et, du décor qui vit le premier séjour parisien de Rákóczi, il ne reste guère aujourd'hui que l'église de l'Assomption.

Ce séjour fut, d'ailleurs, de courte durée. Rákóczi ne resta rue Saint-Honoré que le temps de guérir un érysipèle de la jambe gauche qui l'avait déjà retardé à Rouen. Dès le vendredi 3 février, au baron de Breteuil qui lui rendait visite de la part de Louis XIV, — et qu'il dut recevoir à demi-allongé sur un canapé —, il disait son intention de louer une maison auprès de Paris pour satisfaire à son goût de la chasse⁴. Et le 18, il partit s'installer à Chaillot, alors petit village à l'ouest de Paris, dans la maison d'un certain Carmeline.

*
*
*

*La maison de
Carmeline.*

Qui était ce Carmeline ? et où se trouvait sa maison ? De longues et minutieuses recherches dans les archives anciennes de Chaillot ne nous ont pas permis d'identifier l'un, ni de situer l'autre avec précision.

Seul, un ancien plan parcellaire de Chaillot, conservé aux Archives

(1) Archives Nationales. Q¹ 1099¹. *Premier tome du Terrier du Roy contenu dans le plan du quartier appelé la ville de Paris. Dressé par les cautions de François Blondeau en exécution de l'Arrest du Conseil du 14 décembre 1700.* Plan, p. 28.

(2) Arch. Nat. Q¹ 1141, et Arch. Nat. *Minutier central*, Fonds CXVII, liasse 303.

(3) Arch. Nat. Q¹ 1142-43.

(4) *Mémoires manuscrits du baron de Breteuil.* Mss. Arsenal 3863, p. 124 et sq.

nationales¹, et portant le nom de « Demoiselle Carmeline » sur des terrains placés en bordure de la ruelle des Blanchisseuses (aujourd'hui, rue Georges Bizet), permet de supposer que la maison louée par Rákóczi s'élevait dans le voisinage de l'actuelle place de l'Alma, alors occupé en grande partie par des cultures maraîchères.

Plus bref encore qu'à l'hôtel de Luxembourg devait être le séjour de Rákóczi à Chaillot. Trois jours après son arrivée, le 21 février, vers les neuf heures du soir, le feu prit dans la cuisine et détruisit entièrement la toiture. Le Prince a lui-même raconté l'accident, en termes pittoresques, dans une lettre à son ami le baron de Besenval, envoyé du roi de France à Dantzic :

« Trois jour apres m'avoir logé dans la maison de Carmelin à Salio, le feu ajant pris dans ma cuisinne par un pouttre qui traversoit la cheminé, j'ai manqué d'estre brulé puisque il n'avoit plus de 15 pas de corps de logi jusques à la pièce qui brula : mais, par bonheur, n'aians pas eu du vens, j'en suis quitte pour quelques peu d'argent pour reparer le batiment². »

* * *

*Le château de
Passy.*

En fait, les dégâts durent être importants puisque Rákóczi se mit en quête d'un nouveau logis. Il le trouva à Passy, autre joli village, proche de Chaillot, et dont le seigneur, Pierre Orceau, écuyer, conseiller et secrétaire du Roi, accepta de lui prêter son château.

Orceau, homme prudent sans doute, en avait auparavant informé la Cour, par une lettre adressée au lieutenant général de police d'Argenson, ou au comte de Pontchartrain³ :

« MONSEIGNEUR,

L'Envoyé de Monsieur le Comte de Saro m'est venu demander de sa part la maison que j'ay à Passy, jé cru ne pouvoir me dispenser de la lui offrir. Cependant je serois bien aise d'en avoir votre agrément.

J'ai l'honneur d'estre, Monseigneur, avec un profond respect votre très humble et très obéissant serviteur.

Orceau DE PASSY.

Paris, ce 28 février 1713. »

Rákóczi s'installa à Passy le 9 mars, et s'y plut fort.

« Je suis venu ici loger dans un maison de Mr. d'Orso tres agreable, et la mieu situé et meublé », écrivait-il le même jour à Besenval. « L'aimable

(1) Arch. Nat. Z. F. 931, f° 174. *Limites de la ville et faubourgs de Paris.* (n° IX. Faubourg Saint-Honoré, A-Q.) [Plans du grand bornage de 1728].

(2) Archives du ministère des Affaires Étrangères. *Correspondance politique Hongrie et Transylvanie.* T. XVII, f° 26, 9 mars 1713.

(3) Aff. Étr. Ibid. F° 23.

bois de boulogne tien quasi à mon jardein, et estant le maître de toutes les chasses dans les plaisirs¹ du Roy, je peut fort bien m'en passer de Paris ou je n'irais plus que deux fois la semaine². »

La « maison » avait d'ailleurs de quoi plaire. Bâtie à l'extrémité occidentale de la colline de Passy, à l'angle de la rue Basse (actuelle rue Raynouard) et de la ruelle Saint-Pol (rue des Vignes), au sommet de la pente abrupte descendant vers Auteuil, elle dominait la vallée de la Seine, et la vue s'étendait de la grande plaine de Grenelle, — au delà du fleuve —, au bois de Boulogne, tout proche.

Grande demeure champêtre plutôt que château, elle avait été construite à une date imprécise, peut-être fort ancienne, et chaque seigneur y avait à son tour apporté quelque amélioration. C'est ainsi que, vers 1670, Claude Chahu, bienfaisant sire à qui Passy devait son église, avait réparé les toits et construit un moulin à vent. Quelques années plus tard, sa veuve, Christine de Heurles, avait refait le portail et l'escalier, et rebâti entièrement le pressoir.

En face de l'entrée, et dominant le potager qui descendait vers la Seine, une terrasse en demi-lune permettait aux carrosses de tourner, car la rue Basse s'arrêtait alors au château.

Enfin, en arrière du bâtiment, de la ruelle Saint-Pol au chemin des Tombereaux (rue de l'Assomption), s'étagait un « clos » de trente-cinq arpents, planté de fleurs et de fruits³.

Mais donnons un instant la parole à un abbé du temps, un certain P. Lemoine, détestable rimeur s'il en fut, qui nous a laissé, — en deux cents vers de mirliton où ne manque aucun des accessoires poétiques de l'époque : Zéphyr et Nymphes, Amours et flèches, échos et flambeaux, — une description dythirambique de ces lieux⁴ :

Le Passy, d'où je vous écris
Au pied d'un espalier de poires d'ambre gris,
N'est qu'à deux pas du lit où la royale Seine
Aux yeux de Paris se promène.

.....
On voit à la fraîcheur voltiger les Amours :
On les entend faire du bruit de l'aile,
Quand sur le soir quelque étoile nouvelle
Vient rallumer la pointe de leurs dards.
.....

(1) Voir les *Mémoires de Breteuil*, p. 133.

(2) *Aff. Étr. Ibid.* F° 26, 9 mars 1713.

(3) *Bulletin de la Société Historique d'Auteuil et de Passy, 1892-1930*, et Maurice Dumolin, *Auteuil et Passy d'autrefois*. (Ouvrage inédit.)

(4) P.-N. Quillet, *Chroniques de Passy et de ses environs, 1836*. Première partie, p. 118.

Il n'est rien qui me plaise
 Comme la solitude où je rêve à mon aise
 Tantôt au murmure des eaux,
 Tantôt à l'ombre des ormeaux
 Qui de leurs bras feuillus font une galerie...

Le bâtiment n'est pas de ces hauts édifices
 De rapines meublés, fondés en injustices,
 Où le luxe insolent met des pays en parcs,
 Des fleuves en canaux et des monts en remparts.

Mais on y voit la médiocrité
 Prise au compas de l'exacte équité,
 La bonne foi, la conscience pure
 De toute honte et de toute souillure,
 Richesse rare en ce temps perverti...

Et l'abbé de célébrer avec lyrisme grenades et muscats, roses et jasmins, qui fleurissaient en cet Eden.

Pourtant, ce séjour enchanteur ne retint guère Rákóczi, souvent à la Cour où le Roi se plaisait à le voir. Le précieux Journal que nous a laissé un de ses gentilshommes, Szathmári Király Adam¹, permet de suivre avec précision les déplacements du Prince.

De mars à août, Rákóczi fit de fréquents et brefs séjours à Versailles, Marly et Rambouillet.

Le 30 août, il suivit, avec tous ses bagages, le grand voyage de la Cour à Fontainebleau, d'où il ne revint que le 11 octobre. Puis, du 3 au 21 novembre, il fut du voyage de Marly.

La dernière mention du nom de Passy dans le Journal d'Adam de Szathmar, est du 31 décembre. Dans ce mois, Rákóczi fit plusieurs séjours à Clagny, près Versailles, et, dès les premiers jours de janvier, s'installa définitivement dans la maison qu'il y avait louée, pour être plus près du Roi.

Désormais, les logis de Rákóczi, tous hors de Paris, sortent du cadre de cette étude.

Disons, pour terminer, que le château de Passy fut, de 1723 à 1730, reconstruit par le riche banquier Samuel Bernard, et que le nouvel édifice, plus vaste et seigneurial, après avoir abrité sous Louis XV le fameux fermier général et mécène Le Riche de La Pouplinière, qui y tint une cour d'écrivains et d'artistes, fut à son tour démoli après la Révolution. Il ne reste aujourd'hui, témoins de ce passé, que la terrasse où tournaient les carrosses et le petit passage qui, dessous la rue Basse, joignait le château au potager².

(1) K. Thaly, *Rákóczi Tar*. T. I, Budapest, 1886.

(2) Dans la propriété de la comtesse Elisabeth de Gramont, 69, rue Raynouard

II. — LA PRINCESSE RÁKÓCZI

Rákóczi avait quitté la France depuis quatre ans quand, à l'automne de 1721, la princesse, sa femme, y vint, de Pologne, résider à son tour.

Charlotte-Amélie de Hesse-Rheinfels, alors âgée de quarante-deux ans¹, arrivait précédée d'une renommée où la vertu tenait, en vérité, peu de place.

Mariée à quinze ans, elle n'en avait que vingt-deux quand l'arrestation de son mari l'en avait séparée, en avril 1701. Leur intimité, déjà précaire, n'y avait pas survécu.

Telle était, dès ce temps, la réputation de la jeune femme, que Villars, ambassadeur de France à Vienne, pouvait écrire à Louis XIV qu'on attribuait la trahison de Longueval, « *qui estoit en commerce avec la princesse Ragotzki* », au désir de « *faire périr son mary* ». « *Ce qui est certain* », ajoutait Villars, « *c'est que cette Princesse est d'une très-mauvaise conduite* ». Et quand, six mois plus tard, Rákóczi avait pu, par la complicité de son gardien Lehmann, s'évader de Wiener-Neustadt, la rumeur publique n'avait pas manqué de dire que la grâce de la princesse avait été pour beaucoup dans la défaillance du capitaine.

La vie de lutttes et de périls qui, depuis, avait été celle du prince, avait peu d'attraits pour une jeune femme, et Charlotte-Amélie, « *jeune, belle et bien faite ; sensible à l'agrément de plaire*² », et qui ne sentait pas en elle l'austère vocation d'une épouse romaine, avait désormais vécu librement de son côté. Très librement.

Saint-Simon a noté, dans ses *Additions au Journal de Dangeau*³ :

« Elle s'abandonna à un désordre qui ne put être caché, et qui enfin éclata avec un scandale de plusieurs années ; tellement que son mari, qui lui devoit la vie, ne put prendre aucun parti contre elle, et n'osa aussi par honneur la reprendre avec lui. »

(1) Charlotte-Amélie, fille de Charles, Landgrave de Hesse Rheinfels Wanfried et d'Alexandra-Julienne de Leiningen, née le 8 mars 1679, mariée à François II Rákóczi le 25 septembre 1694.

(2) Archives du ministère des Affaires Étrangères, *Correspondance politique Autriche*, T. 78, f° 189, 9 juillet 1701. Voir aussi Villars, *Mémoires*, T. 1, p. 332.

Une lettre anonyme, datée de Nuremberg, 20 juillet 1701, et conservée aux Archives Nationales (dans un volume provenant des Archives du ministère de la Guerre, vol. 1502, p. 24), exprimait plus crûment : « *On dit que le capitaine Longueval a fait l'amour à Me Ragotzki et que cette passion y a beaucoup de part...* »

(3) Marquis de Bonnac, *Histoire intéressante ou Relation des guerres du Nord et de Hongrie*, Hambourg, 1756. T. I, p. 156.

(4) Lundi 13 février 1713. T. 14, p. 344.

De la vie privée de sa femme, Rákóczi, en effet, n'ignora rien. Mais la reconnaissance, et la conscience de sa dignité, firent toujours taire en lui tout autre sentiment.

Villars écrivait, à la date du 11 octobre 1717¹ :

« Le Prince Ragotzky a de grandes obligations à sa femme, car elle lui a sauvé la vie et l'a fait évader de prison. Lorsqu'on a voulu lui dire des choses un peu fortes contre elle, il a répondu : « — Elle m'a sauvé d'avoir la tête tranchée ; après cela, il ne m'est plus permis de m'informer de ses actions ; et c'est pourquoi on me fera plaisir de ne pas m'en parler. »

* * *

Le 4 octobre 1721, de Meaux où elle faisait étape, Charlotte-Amélie dépêcha son aumônier vers le cardinal Fleury, avec une lettre² où elle mandait au ministre sa prochaine arrivée dans la capitale.

• MONSIEUR,

M'étant trouvé obligée de me rendre à Paris pour y faire des dispositions sur des affaires qui me regardent personnellement³, et en même temps y avoir quelques consultations sur l'état de ma santé⁴, j'ay crû ne pouvoir me dispenser de donner avis à Votre Eminence de mon arrivée icy à l'incognito, pour la prier de vouloir bien, en qualité de Ministre des Affaires Etrangères, le faire sçavoir à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc Régent, et aider de ses conseils Monsieur l'Abbé qui aura l'honneur de remettre la présente à V. E. et de la consulter sur certains points dont je l'ay chargé de vive voix m'étant proposée de suivre en toutes choses les avis de V. E. persuadée qu'Elle voudra bien m'accorder sa bienveillance dans une Cour à laquelle j'ay l'honneur d'être Aliée, et où le Prince mon Epoux a reçu tant de faveurs et de bienfaits ; je suis avec une véritable estime

Monseigneur

de Votre Eminence

Vostre très humble servante
Charlotte Princesse Rakoczi
de Transilvanie Landgrave
de Hesse.

A Meaux le 4^e 8^{re} 1721.

(1) Villars, *Mémoires*. T. I, p. 332.

(2) Aff. Etr., Hongrie, 17, 1^{re} 272.

(3) On lit dans le *Mercur* de juin 1735, 1^{re} 1207-1208 : « ... Etant venue en France au mois d'octobre 1721 pour réclamer les effets que le Prince son mari avoit laissés lorsqu'il passa en Turquie... »

(4) « Ma femme souffre et je ne puis aller à son secours », écrivait déjà François II Rákóczi à la fin de 1719, dans ses *Mémoires*. La mort prématurée de la princesse devait bientôt témoigner de la nécessité de ces « consultations ».

* *

*L'Hôtel de
Hollande.*

Quelques jours plus tard, la princesse débarquait, pour la première fois, à Paris, et, par une curieuse coïncidence qui n'était peut-être pas due au seul hasard, descendait à l'hôtel meublé de Hollande¹, au coin du quai Malaquais et de la rue des Petits-Augustins, juste en face de l'hôtel de Transylvanie...

L'hôtel de Hollande, tenu par un sieur Alagille, était, en 1721, un des meilleurs de la capitale.

La maison, qui existe encore aujourd'hui au n° 7 du quai Malaquais, et dont l'entrée se trouve, comme jadis, au n° 1 de la rue Bonaparte, avait été construite vers 1622, pour un certain Jacques de Garsaulan, à la place d'une vieille masure provenant de la succession de la Reine Marguerite de Valois. Elle avait été successivement louée, avant 1630, à Antonio de Soniga, marquis de Miravel, ambassadeur d'Espagne ; puis, en 1631, à Isaac Wahe, ambassadeur d'Angleterre ; enfin, en 1635, à l'ambassadeur de Suède, Hugues de Groot, le célèbre Grotius. Comment, après avoir abrité tant de brillants personnages, avait-elle déchu au rang d'hôtel meublé ? Dès 1669, on trouve mention, à cette adresse, de l'hôtel de Hollande, parfois nommé « Grand hostel de Hollande », et, à la date qui nous occupe, la maison, qui appartenait alors à une famille de joailliers parisiens, les Vérény de Varennes, était louée, depuis 1705, à l'hôtelier Alagille².

Du séjour de Charlotte-Amélie à l'hôtel du quai Malaquais, nous ne savons rien, sinon qu'elle y fut un peu souffrante, ainsi que nous le rapporterons plus loin. Sans doute n'y resta-t-elle que le temps de trouver et faire aménager au Monastère de la Visitation Sainte-Marie, à Chaillot, un appartement où elle alla bientôt s'installer.

* *

*La Visitation de
Chaillot.*

Au flanc de la colline où s'étagent aujourd'hui les jardins du Trocadéro, un peu à l'ouest du grand bassin actuel, des religieuses de l'Ordre de Sainte Jeanne de Chantal s'étaient établies, en 1651, dans une grande demeure dite « l'Hermitage », ou « Château de Beauregard ».

Ce château avait déjà une longue histoire. D'abord maison de plaisance d'Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare, vers le milieu du xvi^e siècle, il avait été acheté en 1583, et agrandi, par la reine Catherine de Médicis. Après sa mort, pendant les troubles de la

(1) Luynes, *Mémoires*, T. X, p. 159-160.

(2) Maurice Dumollin, *Etudes de topographie parisienne*. T. I, p. 232.

Ligue, des ligueurs en avaient fait un repaire d'où ils rançonnaient sur le quai les voyageurs allant vers Saint-Cloud. En 1605, il était passé à Diane Corisande d'Andouins, comtesse de Guiche, la « belle Corisande » naguère maîtresse d'Henri IV ; puis, en 1613, à Pierre Jeannin, président du Parlement de Bourgogne et contrôleur général des Finances, qui l'avait encore embelli ; enfin, en 1630, et pour deux millions de notre monnaie, au fameux maréchal de Bassompierre, de brave et galante mémoire. Ce sont ses héritiers qui, en 1651, avaient revendu « Beauregard » à l'Ordre de la Visitation.

Le séjour du maréchal, il faut l'avouer, n'avait guère fait présager la future sainteté de ces lieux, et quand, après lui, les pieuses Visitandines s'étaient installées à Chaillot, elles avaient trouvé les murs peints de divinités court-vêtues qu'elles prirent d'abord, dit une légende maligne, pour des saintes du paradis.

Antoine Hamilton devait écrire plus tard ce sizain :

Par quel bizarre enchantement
La maison de feu Bassompierre,
Cet homme jadis si galant,
Est-elle aujourd'hui le couvent
Qui reçoit tout ce que la terre
A de plus digne et de plus grand.

Très vite, en effet, le monastère était devenu le plus aristocratique de la capitale. S'ajoutant aux vertus générales de l'Ordre, le patronage de la reine Henriette d'Angleterre, fille d'Henri IV et veuve de Charles I^{er}, qui, dès la fondation, y avait fait de longues retraites, avait attiré vers la colline de Chaillot de grands noms désireux d'y vivre en religion ou, simplement, d'y trouver un accueillant asile. Louise-Angélique de La Fayette, qu'avait aimée Louis XIII ; Louise-Antoinette Colbert, sœur du ministre ; Louise-Gabrielle de Durfort de Lorges, belle-sœur de Saint-Simon et de Lauzun, y avaient porté le voile. Hortense et Marie Mancini, nièces du Cardinal de Mazarin et futures tantes du prince Eugène de Savoie, y avaient, jeunes filles, passé deux années. C'est à Chaillot qu'un matin de février 1671, après une brouille avec Louis XIV, la douce Louise de La Vallière s'était réfugiée. Le roi était accouru l'y reprendre. Mais, trois ans plus tard, elle y était revenue, « *petite violette qui se cachait sous l'herbe et qui était honteuse d'être favorite, d'être mère, d'être duchesse* », avant d'aller d'aller s'ensevelir à jamais chez les Carmélites de la rue Saint-Jacques. Mme de Motteville, l'héroïne de la Fronde, s'y était

(1) Mme de Sévigné, *Lettre à Mme de Grignan*, 1^{re} septembre 1680. (Édit. Monmerqué. Paris, Hachette, 1862. Tome VII, p. 52.)

retirée ; plus tard, pendant son long exil, la reine Marie d'Este, femme de Jacques II Stuart, y avait fait de grands séjours. Et quand, en 1669, la reine Henriette d'Angleterre était morte, c'est dans la chapelle du couvent que, devant le cœur de celle qui avait été « fille, sœur, épouse et mère de rois », Bossuet avait clamé sa magnifique oraison funèbre : « *Et nunc, reges, erudimini !* »

Des dons importants avaient permis d'agrandir considérablement l'ancien château de Bassompierre, et d'édifier, de 1687 à 1705, pour neuf millions de notre monnaie, sur les plans de Gabriel, une église octogonale dont la coupole, trop haute et disgracieuse, ne ressemblait pas mal, dit un contemporain, à un « *panier à mouches* ».

Tel était le couvent de Chaillot quand la princesse Rákóczi y vint demeurer¹.

* * *

Quelle fut la vie de Charlotte-Amélie pendant son séjour à Paris ? Les Mémoires du temps n'en parlent point. Tout au plus trouve-t-on dans la correspondance de la Palatine, qui, ayant été liée d'amitié avec Rákóczi, devait s'intéresser davantage à sa femme, une lettre, du 30 octobre 1721, où la mère du Régent exprimait, avec sa gaillardise accoutumée, son opinion sur la nouvelle venue :

« La Princesse Ragotzi s'exprime avec politesse et bon ton. Je connais bien sa vie et je dois convenir que j'ai un peu honte d'elle, car tout le monde ici connaît son histoire ; j'ai fait rire mon fils ce matin en lui disant qu'il ne fallait pas qu'il restât seul avec elle, car elle serait très-capable de le violer. On prétend qu'elle a voulu en agir ainsi avec le czar... »

* * *

Le séjour de la princesse devait être de courte durée : le mercredi 18 février 1722, quatre mois après son arrivée à Paris, Charlotte-Amélie mourait, presque subitement, au couvent de Chaillot. Mais laissons encore la parole à la Palatine, qui nous a transmis, de cette fin, un étrange récit qui rentre en tous points dans le cadre topographique de notre étude :

« Les gens gros, grands et forts ne vivent pas plus longtemps que les autres ; nous le voyons bien par la pauvre princesse de Ragotzi ; dimanche, elle était

(1) Les bâtiments du monastère, fermés en 1790 par la Révolution, furent presque entièrement détruits par l'explosion de la poudrière de Grenelle en 1794. L'emplacement fut rasé en 1810 pour la construction du Palais du Roi de Rome. Mais Napoléon tomba avant que les fondations fussent sorties de terre, et ce n'est qu'en 1878, pour une Exposition universelle, que fut édifié le palais actuel.

Maurice Dumolin, *Etudes de topographie parisienne*, et *Bulletins de la Société Historique d'Auteuil et de Passy*, 1892-1930.

(2) Brunet, *Correspondance complète de Madame*, Paris, 1914. T. 2, p. 350.

fraîche et bien portante ; lundi, après qu'elle se fut fait arracher une dent, il lui vint un abcès dans la bouche et de la fièvre ; on l'a saignée deux fois au bras et une fois au pied ; elle se trouva mieux un moment après cette saignée, mais ensuite elle dit : « *Je me sens plus mal* », et elle a rendu l'esprit. Ses gens m'ont raconté à son égard une chose tout à fait extraordinaire : lorsqu'elle était à Varsovie, elle rêva une nuit qu'un étranger venait lui parler dans une petite chambre qu'elle n'avait jamais vue ; il lui présenta un verre et lui dit de boire ; elle n'avait pas du tout soif et elle s'y refusa ; il insista et lui dit que c'était pour la dernière fois de sa vie qu'elle buvait ; là-dessus elle s'éveilla. Ce rêve lui resta toujours dans la tête ; lorsqu'elle vint ici, elle logea d'abord dans un hôtel, et, s'étant trouvée incommodée, elle demanda un médecin ; on lui amena le docteur Helvétius¹, qui est un des médecins du roi par quartier ; son père est un Hollandais ; c'est un habile homme et fort estimé. Aussitôt qu'elle l'aperçoit, elle manifeste un grand trouble. Le Comte Schlieben² lui en demande la cause ; elle répond que le docteur Helvétius reproduit trait pour trait, à ses yeux, l'homme qu'elle a vu en songe à Varsovie, puis elle se mit à rire et dit : « *Je ne mourrai pas de cette maladie, car cette chambre n'est pas celle que j'ai vue à Varsovie.* » Lorsqu'elle vint dans le couvent de Chaillot, et qu'elle vit l'appartement qu'on lui avait préparé à l'avance, elle dit à ses gens : « *Je ne sortirai pas en vie d'ici, car c'est la chambre que j'ai vue en songe en Pologne et où j'ai bu pour la dernière fois.* » La chose s'est en effet réalisée ; c'est vraiment fort étrange, mais il me semble que ces choses-là arrivent aux princes de la maison de Hesse plus qu'à toutes autres personnes. Quelle en est la raison ? Dieu le sait. »

Et la robuste Liselotte d'ajouter :

« Nous autres, gens du Palatinat, nous sommes tout différents ; nous n'avons jamais ni apparitions ni rêves³. »

*
* *

Le comte de
Chasse-Midi.

La princesse ne fut pas inhumée au couvent de Chaillot. Le 20 février, son corps fut transporté dans l'église des « Religieuses du Chasse-Midi, au faubourg Saint-Germain⁴ », probablement

(1) Le D^r Helvétius, membre de l'Académie des Sciences, fut le père du philosophe Claude-Adrien Helvétius (1715-1771), auteur du livre *De l'Esprit*.

(2) Le comte Schlieben, Allemand, vécut longtemps à la cour d'Espagne, où il jouit de la faveur de la princesse des Ursins. Venu en France, il fut compromis dans la conspiration de Cellamare, arrêté à Lyon et mis à la Bastille en décembre 1718. (Brunet, *op. cit.* T. 2, p. 42, 47).

(3) Brunet, *op. cit.* T. 2, p. 358-360. — Les *Mémoires* de Luynes (T. X, p. 159-160) contiennent un récit à peu près identique. Les quelques variantes de détail s'expliquent par la date même à laquelle il fut écrit : septembre 1749, soit vingt-huit ans après l'événement.

La mort de la princesse Rákóczi fit peu de bruit. La *Gazette* du 28 février (n° 9, p. 108) et le *Mercury* de février publièrent une note de quelques lignes. L'attention du public était portée sur la prochaine arrivée de la jeune infante d'Espagne, Marie-Anne-Victoire, fiancée du Roi, qui fit son entrée dans Paris le lundi 2 mars.

(4) J. Buvat, *Journal de la Régence*, T. 2, p. 345.

après un service à l'église Saint-Sulpice¹, paroisse des dites religieuses.

Fondé en 1634 par des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, puis acquis, en 1669, par l'Ordre de Saint-Benoît, le prieuré de N.-D. de Consolation s'élevait en façade sur la rue du Cherche-Midi (dont le nom, déformé, avait servi à le désigner dans le public), à l'emplacement des actuels n^{os} 23 à 31. L'enclos, assez vaste, formait une sorte de trapèze régulier entre la rue, le jardin des Carmes Déchaussés et le couvent des Filles du Saint-Sacrement².

Pourquoi la princesse voulut-elle reposer dans ce monastère qui, comme celui de Chaillot, donnait pension à des dames de qualité, mais où il semble bien qu'elle n'habita jamais ? De minutieuses recherches dans ce qui subsiste des archives du « Chasse-Midi » ne nous ont pas éclairé sur ce point. Les seules traces que nous ayons trouvées du nom de la princesse se rapportent aux paiements de cinq messes célébrées aux anniversaires de sa mort. Le registre de recettes³ dans lequel nous les avons relevés ne commence qu'en 1731 ; mais la régularité des messes jusqu'en 1735 permet d'imaginer qu'elles furent célébrées dès 1723.

Voici ces mentions, où l'on remarquera l'orthographe du nom de Rákóczi :

1731. Mars. Le 7 ^e reçu cent livres pour le service anniversaire de feüe Mad ^e la Princesse de Ragosky	100 L.
1732. Mars. Le 29 reçu cent livres pour le service anniversaire de feüe Mad ^e la Princesse de Rackosy	100 L.
1733. Février. Le 22 reçu cent livres pour le service anniversaire de la princesse de Rackoccy.....	100 L.
1734. Février. Le 23 reçu cent livres pour le service anniversaire de feüe Mad ^e la princesse de Racgosky.....	100 L.

En 1735 et 1736, aucune mention. Ce n'est qu'en 1737, dans les recettes de février, que l'on retrouve cette note :

Le 18^e reçu cent livres pour le service anniversaire de feüe Madame la Princesse de Rackoccy pour l'année 1735..... 100 L.

Ce retard, coïncidant curieusement avec la mort de François II Rákóczi, peut faire penser que les messes furent dites sur son

(1) Dans les « *Notes prises aux Archives de l'État Civil de Paris, avenue Victoria, 4, brûlées le 24 mai 1871* », par le comte de Chastellux, Paris, 1875, on lit à la page 334 : « Charlotte-Amélie de Hesse-Rhinfels, morte le 18 février 1722, à quarante-trois ans, épouse de François Rákoczy, alors en Turquie. (SAINT-SULPICE.) »

(2) Émile Raunié, *Épithapier du Vieux Paris*, 1901. T. 3, p. 95.

(3) Archives Nationales. H. 3950 : « *Registre des recettes et dépenses des Bénédictines du Chape Midy, 1731-1771.* »

ordre. Mais un article du testament¹ de son fils Joseph, à Csernavoda, en Bulgarie, le 7 novembre 1738 :

« Nous léguons et délaissions Deux mille Piastres aux Dames et Religieuses où repose le corps de la Princesse notre Mère pour faire tous les ans un service solennel pour elle, et pour nous. »

prouve que celui-ci veillait aussi sur la sépulture de sa mère, et permet d'imputer à la mort du fils autant qu'à celle du père la cessation, après 1737, de tout paiement pour messe.

Les religieuses du « Chasse-Midi » touchèrent-elles cette somme, on en peut douter, car nous n'en avons pas retrouvé la moindre trace dans les comptes, soigneusement tenus, du couvent qui, fort pauvre, eût accueilli avec joie ce bienfait.

En 1737-38, la chapelle du couvent, dans laquelle reposait le corps de Charlotte-Amélie, fut reconstruite, mais aucun document n'indique que les sépultures furent déplacées.

Puis la Révolution arriva, et ce fut la fin du monastère. Conflqué comme bien national en 1792, le couvent fut morcelé et vendu par lots de 1796 à 1800. La chapelle, — où, dès la fin de 1792, le vandalisme révolutionnaire avait fait détruire au ciseau, par un marbrier, les épitaphes des pierres tombales, — fut abattue en 1797, et sur son emplacement exact fut ouverte, l'année suivante, une rue nouvelle qui reçut le nom du chevalier d'Assas².

Rien ne subsiste plus du « Chasse-Midi » et de son ancien voisinage que le couvent des Carmes, qu'ensanglantèrent les massacres de septembre 1792, et c'est sur la voie publique, à l'endroit où la rue d'Assas rencontre la rue du Cherche-Midi qu'il faut évoquer aujourd'hui l'emplacement où fut inhumée la femme de François II Rákóczi.

Que sont devenues ses cendres ? Sans doute ont-elles été transportées dans les catacombes de Paris et reposent-elles, anonymes, parmi les millions d'ossements retirés, depuis un siècle et demi, des anciens cimetières et églises désaffectés.

III. — JOSEPH ET GEORGES RÁKÓCZI

L'Hôtel de
Châtillon.

A l'angle de la rue de Tournon et de la rue Saint-Sulpice (jadis, rue du Petit-Bourbon), là où se dresse aujourd'hui le massif immeuble portant le n° 2 de la rue de Tournon, s'élevait, il y

(1) Arch. Nat. T. 160, n° 9.

(2) Paul Fromageot, *La rue du Cherche-Midi et ses habitants depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Paris, 1915.

a deux siècles, un hôtel garni nommé « *l'hostel de Chastillon* ».

« Maison à porte cochère, consistant en un corps de logis entre deux cours, composé de deux étages de cinq chambres chacun, grenier au-dessus, caves au-dessous », il avait été construit sous Henri IV, sur l'emplacement d'une résidence princière, l'Hôtel de Savoie, qui, édifié lui-même vers 1540, peu après le percement de la rue de Tournon, avait reçu son nom, sous Charles IX, de Marguerite de France, Duchesse de Savoie.

L'Hôtel de Savoie, dont la principale entrée s'ouvrait au nord, sur la rue du Petit-Bourbon, et dont les jardins s'étendaient jusqu'à la rue Garancière, avait été démoli dès la fin du xvi^e siècle, et remplacé par deux nouveaux hôtels faisant front sur la rue de Tournon et correspondant aux actuels n^{os} 2 et 4 de cette rue¹.

Tandis que l'un, le plus proche du Luxembourg, recevait le nom d'Hôtel de Plaisance, à l'autre était donné (nous ne savons précisément pourquoi) celui d'Hôtel de Châtillon, sous lequel il devait être désigné dans tous les actes notariés, du règne d'Henri IV à la fin du xviii^e siècle².

D'abord habité, sous le bon roi Henri, par un certain Geoffroy Loppin, conseiller du roi en sa cour et parlement de Paris, l'Hôtel de Châtillon était ensuite entré, sous Louis XIV, dans la famille de Salles-Vollant qui devait le garder pendant plus de cent ans. C'est ainsi qu'après avoir appartenu à François de Salles-Vollant, sieur d'Argibé-Langlantière, puis à « Messire Ambroise-Alexandre Parisot, chevalier seigneur d'Incourt, demeurant ordinairement à « l'Isle en Flandre », époux de Marie-Louise Vollant, l'hôtel était, en 1736, la propriété de « Messire François Chevalier, chevalier seigneur de Vaudetard, Barette, Lagarde, Le Clozeau et Issy en

(1) Piganiol de La Force, *Description de Paris...*, t. VIII, p. 191. Cf. aussi A. Berty et L. M. Tisserand, *Topographie historique du Vieux Paris*, Paris, 1876. (Région du bourg Saint-Germain, p. 281); et Marquis de Rochegude et Maurice Dumolin, *Guide pratique à travers le Vieux Paris*.

(2) Cette demeure ne doit pas être confondue avec un autre hôtel de Châtillon, tout proche, encore existant au n^o 27 de la rue Saint-Sulpice, qui ne fut bâti qu'en 1641 sur une partie des jardins du premier, et prit son nom d'un de ses propriétaires, Alexis Madeleine Rosalie, duc de Châtillon. C'est justement pour éviter une confusion trop facile que, dans certains actes, l'hôtel du coin de la rue de Tournon est nommé « *vieil hostel de Chastillon* ».

Ajoutons qu'un troisième hôtel de Châtillon existait au xviii^e s. dans la rue Saint-Dominique. Construit au début du siècle sur les dessins de Lassurance, élève de Jules-Hardouin Mansart, il fut d'abord nommé hôtel de Neuchâtel, puis hôtel de Béthune, avant de prendre, en 1728, le nom du duc de Châtillon, gouverneur du Dauphin, fils de Louis XV. Il a été entamé par le percement du boulevard Saint-Germain.

Je tiens à remercier ici la Société des Immeubles de France et la Société anonyme Saint-Luc (Maison Bouasse-Lebel), qui m'ont aimablement permis de consulter les titres de propriété, respectivement du 2, rue de Tournon et du 27, rue Saint-Sulpice.

partie » et de sa femme, Marie-Agnès Vollant, qui, pour 2.000 livres par an plus 22 livres, 10 sols pour tenir lieu de rachat des boues et lanternes, et moyennant l'obligation de « tendre le devant de la porte le jour de la Fête-Dieu », le louaient à Louis Couteau, marchand tapissier et Marie-Louise Lefebure, sa femme, locataires depuis 1715. Dans la deuxième cour, où se trouvaient un puits, des écuries, et des remises à carrosses, un « petit corps de logis en aïse » était loué, depuis 1715 aussi, et pour 610 livres par an, à un nommé Pradier « maître barbier, perruquier, baigneur-étuviste ».

Tel était l'hôtel garni de Châtillon quand s'y présenta, le samedi 2 juin 1736, avant midi, M^e François de La Balle, notaire royal et garde-nottes au Châtelet de Paris, mandé par deux étrangers descendus en ce lieu : Joseph et Georges, princes Rákóczi.

A quelle date précise les fils de François II s'étaient-ils installés rue de Tournon ? nous l'ignorons, et la seule connaissance que nous ayons de ce séjour nous vient du contrat qu'en ce 2 juin 1736, signèrent les deux frères pour le règlement de l'héritage de leur père. Joseph consentait à l'exécution du testament de François II, — auquel il s'était d'abord opposé, — moyennant l'abandon par Georges de tout ce qui pourrait lui appartenir en Turquie¹. Une note rédigée à Rambouillet, le 12 juin suivant, par le comte de Toulouse, nous révèle que Georges avait couru jusqu'à Madrid pour proposer l'arrangement à Joseph, et qu'il dut, outre l'abandon de ses biens en Turquie, promettre à son aîné le versement de vingt mille livres, — dont il n'avait pas le premier sol, — pour lui permettre de passer à Constantinople, où « il paraissait fort impatient de se rendre, et où il était attendu depuis longtemps »².

Combien de temps Joseph et Georges Rákóczi demeurèrent-ils à l'hôtel de Châtillon ? nous ne le savons pas davantage que leur date d'arrivée.

Le séjour de Joseph à Paris fut de courte durée : moins de six mois après la signature du contrat, il débarquait à Rodosto en Turquie, — où son père était mort l'année précédente, — et, deux ans plus tard, allait mourir à son tour à Csernavoda en Bulgarie.

Quant à Georges Rákóczi, sa vie plus longue et plus paisible devait s'écouler tout entière à Paris, et nous allons lui consacrer le chapitre suivant.

Ajoutons seulement, pour en finir avec l'hôtel de Châtillon,

(1) Minutes de M^e Lainé, notaire à Paris, successeur de Fr. de La Balle. Un extrait de l'acte existe aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères, *Correspondance politique Hongrie et Transylvanie*, t. XVIII, f^o 416.

(2) Aff. Étr., *ibid.*, f^o 418.

que, sorti de la famille Vollant, vers 1776, après la mort du dernier chevalier de Vaudetard, fort endetté, l'hôtel fut démoli vers la fin du siècle pour faire place à la lourde construction carrée, de style indéfini, que l'on voit de nos jours, et qui, de 1827 à 1830, abrita Honoré de Balzac.

La maison voisine, du n° 4, rue de Tournon, a fait place, elle aussi, à une bâtisse de même aspect. Mais, dans la rue de Tournon que domine toujours le palais de Marie de Médicis, et dans la rue Saint-Sulpice, à l'ombre des tours de l'église, maintes vieilles maisons gardent encore le visage que leur connurent, il y a deux siècles, les fils de Rákóczi.

IV. — GEORGES RÁKÓCZI

Bien qu'il ait vécu plus de vingt ans à Paris, les archives françaises contiennent peu de documents sur le fils cadet de François II Rákóczi ; le ministère de la Guerre, notamment, ne possède aucun dossier du service qu'il aurait, dit-on, pris dans l'armée française, sous le nom de comte de Kelislak (ou Terislav). Ce sont, principalement, les quelques pièces conservées au ministère des Affaires Étrangères, et un long rapport de police trouvé dans les papiers de la Bastille, qui nous ont permis de construire l'esquisse biographique qu'on va lire.

* * *

Le nom de Georges Rákóczi apparaît pour la première fois sur un brevet de six mille livres de pension annuelle et viagère que le roi de France lui accorda, le 30 novembre 1729. Le jeune prince, échappé de Vienne deux ans auparavant, venait d'arriver en France, après un bref séjour à Rodosto, auprès de son père. Le roi voila d'une grande discrétion sa libéralité, sans doute pour ménager les susceptibilités de l'Autriche : c'est par des ordonnances au porteur, « *pour affaires secrètes* », que les gardes du Trésor royal reçurent l'ordre de payer, sans quittance ni endossement, les quartiers de la pension¹.

Cette rente fut portée à quatorze mille livres, le 1^{er} juillet 1736, par la protection du comte de Toulouse², afin d'aider celui qu'il

(1) Archives du ministère des Affaires Étrangères. *Correspondance politique Hongrie et Transylvanie*, vol. 18, f° 309.

(2) Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse (1678-1737), fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, avait été lié d'amitié avec François II Rákóczi.

nommait « *le pauvre cadet* » à s'acquitter envers son frère Joseph des vingt mille livres dont nous avons déjà parlé¹.

Sans doute, Georges Rákóczi dut-il quémander encore, et le comte de Toulouse se lasser de ses demandes, car, transmettant au cardinal Fleury², de Rambouillet, le 24 septembre 1736, une nouvelle requête du prince, le comte ajoutait de sa main, en post-scriptum : « *Je vous prie de faire votre réponse de façon que je la puisse montrer à Mr de Ragotzy pour que ce soit chose finie³.* »

Quelle fut alors la vie du prince ? Servit-il dans l'armée ? ou, plus simplement, vécut-il à Paris, en sybarite ? Cette dernière opinion nous semble la meilleure, si nous en croyons une des « *Lettres de Turquie* » de César de Saussure, écrite le 23 février 1739, quand Georges reçut la nouvelle de la mort de Joseph, survenue à Csernavoda, le 7 novembre précédent⁴.

« Lorsque le Prince Georges m'apprit sa mort », note Saussure, « je crus qu'il passerait dans le Levant pour aller remplacer son frère ; mais on vient de me dire qu'il n'y pense pas. *Il aime trop Paris et ses agréments pour le quitter⁵.* »

De fait, l'année suivante, une correspondance avec le cardinal Fleury nous le montre installé à demeure à Paris. Le 3 juillet 1740, de cette ville, il écrivait au premier ministre cette lettre étonnante⁶.

« Monseigneur,

Permettez que je vous expose la situation dans laquelle je me trouve par rapport aux anciennes reste des hongrois que la mort du prince mon père et celle de mon frère obligent d'avoir recour à moi comme à leur dernier espérance. J'implore les bontés du roi je prie votre éminence de vouloir bien me les procurer par la juste confiance que Sa Majesté a en vous pour quelle tolere mon projet de lever un jeu dans mon hôtel étant dans le même cas où le prince mon père obtint cet soulagement du feu Roi⁷. Mon espérance est en votre justice je regarderai votre silence dans cette occasion comme un consentement tacite à ma prière mon attachement héréditaire pour la couronne de France dont il n'a pas dépendu de moi de donner des marques comme je me suis présenté et en ay même cherché les occasions l'honneur que ma maison a eü de faire plusieurs traités d'alliance avec la couronne de France et les services récentes que feu le prince mon père a rendu dont on a senti une si grande

(1) Aff. Étr., *ibid.*, f° 418.

(2) Le cardinal de Fleury (1653-1743), premier ministre de 1726 à sa mort.

(3) Aff. Étr., *ibid.*, f° 423.

(4) De Paris, le 17 mars 1739, Georges écrivait au cardinal de Fleury : « *La mort du Prince mon frère dont la triste nouvelle vient de m'arriver directement...* »

(5) *Törökorszagi levelei* (1730-1739), publiées par Thaly Kálmán. Budapest, 1909.

(6) Aff. Étr., *ibid.*, f° 442.

(7) Cf. notre étude sur le *Jeu à l'hôtel de Transylvanie*, dans la *Revue des Études Hongroises*, juillet-décembre 1934.

utilité me paroissent des raisons assez suffisantes pour autoriser la confiance ou je suis que votre éminence ne desaprouvera pas le parti que je prendrai pour soulager les infortunées hongrois et que je ne serai pas inquieté j'ai l'honneur d'être avec des sentiments remplis de respect et de vénération

Monseigneur
de votre Eminence
le très humble et très
obeissant serviteur
le prince Rakoczi.

« Je regarderai votre silence comme un consentement tacite... »
En interprétant ainsi à son avantage le vieux proverbe : « *Qui ne dit mot consent* », Georges Rákóczi se montrait rusé compère : il savait bien qu'à une telle demande le ministre ne pouvait répondre. Une semaine plus tard, il achevait le tour par cette seconde lettre¹ :

« Paris, le 10 juillet 1740,

« Monseigneur,

Le silence de votre éminence sur la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire le trois juillet ne me laisse pas un moment douter que Sa Majesté n'ait eu la bonté de m'accorder la tolérance dont je l'ai supplié je sens bien Monseigneur que j'en dois l'obligation à vos bons offices agréés mes remerciements, et soyez persuadés de ma vive reconnaissance et des celles des infortunés hongrois qui joindront leur vœux aux miennes pour vous j'ai l'honneur d'être avec des sentiments remplis de respect et vénération

Monseigneur
de votre Eminence
le très humble et très
obeissant serviteur
le prince rakoczi

Le jeu fut-il ouvert ? l'absence d'autres lettres sur cette affaire ne nous permet pas de le savoir.

Au printemps de 1741, sous l'incognito dont son père avait naguère usé en France, Georges Rákóczi entreprit un voyage en Espagne. Le 14 mars, de Paris, il adressait à « *Monsieur Molidard, capitaine dans berechini à Versailles* » le billet suivant² :

« Vous irez chez Monsieur Amelot³ de le prier de ma part de vous donner un passeport sous le nom du Comte Saaros pour aller en Espagne avec ma suite vous lui témoignerez l'estime particulière que j'ai pour lui.

Monsieur je suis tout à vous
le prince rakoczi ».

(1) Aff. Étr., *ibid.*, f° 443.

(2) Aff. Étr., *ibid.*, f° 444. Sans doute s'agit-il du personnage couché par François II sur son testament, avec cette mention : « *Le Sr Mollard, gentilhomme français que j'ai élevé.* »

(3) Jean-Jacques Amelot de Chaillou (1689-1749), membre de l'Académie française, ministre des Affaires Étrangères de 1737 à 1744.

*
* *

C'est vers ce temps, d'après le rapport de police que nous reproduirons plus loin, que Georges Rákóczi rencontra celle qui devait être sa compagne durant le reste de sa vie : Suzanne de Bois l'Isle.

Était-il, comme l'ont écrit certains historiens¹, veuf d'une marquise de Béthune, épousée en 1732 ? De cette union, nous n'avons retrouvé aucune trace, et nous ignorons même sur quel document peut s'en fonder la tradition.

Née vers 1702, Marguerite Suzanne Pinthereau de Bois l'Isle était d'une année plus jeune que Georges Rákóczi. Sa famille, de bonne petite noblesse provinciale, était originaire de Normandie. Elle-même, propriétaire d'un domaine au village de Cléry-en-Vexin², portait le titre de « *Dame en partie de Cléry et autres lieux* »³.

Il est permis de penser que Georges Rákóczi l'épousa. Si, en fait, aucun document ne nous a encore apporté la preuve que Suzanne de Bois l'Isle fut la femme légitime du prince, du moins elle fut réputée telle : son acte de décès, que nous avons relevé dans les registres de l'église Saint-Germain de Cléry, porte textuellement :

« L'an mil sept cent soixante huit le dimanche vingt cinq décembre a été
« inhumée dans le chœur de l'Eglise de ce lieu ... le corps de très haute et
« très puissante princesse Madame Margueritte Susanne de pinthereau dame
« de Cléry et autres lieux veuve de très haut et très puissant seigneur son
« altesse serenissime monseigneur Georges Rakogtzi vivant prince par la
« grace de dieu du St Empire romain seigneur en partie du royaume de Hon-
« grie &c... »

Le rapport de police dit que, du couple, naquit un fils, mort jeune. Nous sommes tentés de reconnaître cet enfant dans le petit « Georges » qui mourut en nourrice, à l'âge de trois ans, au village de Guiry, proche de Cléry, et dont l'acte de décès, où manque étrangement le nom de la mère, attribue la paternité au valet de chambre du prince.

« Ce jourdhuy vingt huitieme jour du mois de mars mil sept cent quarante
« (trois) le corps de George Rumel fils d... Rumel valet de chambre du Prince

(1) Cf. notamment : Prof. Emerik Lukinich, *Az utolsó Rákócziak*, dans *Rákóczi emlékönyv haldídnak kétszázéves fordulójára*. Budapest, Franklin, 1935.

(2) Département de Seine-et-Oise, canton de Marines.

(3) Nous réservons pour une étude spéciale les autres documents que nous avons recueillis sur la vie de Suzanne de Bois l'Isle.

« Ragosky demeurant a la Croix rouge faubourg St Germain a Paris et de ...
 « ses pere et mere a été inhumé dans le cimetière de cette paroisse, agé den-
 « viron trois ans lequel étoit en nourrice ché Denis Auger maçon en presence
 « dudit Auger qui a signé et Martin Denise aussi, par nous pretre vicaire
 « soussigné

denis auger

Martin Denise

LEvesque vic. »

Le Carrefour de
la Croix-Rouge.

Quoique vaille notre hypothèse, l'acte a le mérite de nous donner l'adresse, a cette date, de Georges Rákóczi. Le carrefour de la Croix-Rouge, qui existe toujours, inchangé, a la rencontre des rues de Sèvres, de Grenelle, du Dragon, du Four, du Vieux-Colombier et du Cherche-Midi, tenait son nom d'une croix peinte en rouge qui se dressait en son centre. A cent mètres de là, rapprochement singulier, s'élevait dans la rue du Cherche-Midi le couvent où, depuis 1723, reposait, nous l'avons dit, le corps de la princesse Charlotte-Amélie.

Nous n'avons pu identifier la maison qu'habita Georges Rákóczi a la Croix-Rouge, ni celles qu'il occupa dans la rue des Bernardins, — vieille voie du Moyen-Age, proche de la place Maubert, et dont des tronçons subsistent encore de nos jours, — puis à Vaugirard : épicurien paisible, vivant sans bruit, le prince n'a guère laissé de traces. Quand, au mois de février 1746, parvint de Vienne le bruit qu'un prince Rákóczi était en Hongrie et cherchait à y former un parti, le ministre d'Argenson, en demandant à M. de Marville¹ si un « *gros prince Ragotzi* » qu'il avait vu l'an passé à Paris y était toujours, pouvait ajouter aussitôt : « *Celui que j'ay vu ne paroît assurément pas capable de troubler la politique ni la religion.* » La réponse fut, bien entendu, que Georges était toujours en France².

*
*
*

La Chapelle-
Saint-Denis.

En 1752, passant d'une banlieue à l'autre, Georges Rákóczi s'en fut, de Vaugirard, demeurer à la Chapelle-Saint-Denis, petit village au nord de Paris. Il s'y installa dans une maison que le nom de son propriétaire, un sieur Magoulet, nous a permis d'identifier très exactement. Elle s'élevait sur la grande-rue de La Chapelle — conduisant de Paris à Saint-Denis — à l'angle nord

(1) Feydeau de Marville, maître des requêtes, lieutenant-général de police depuis 1740.

(2) Bibliothèque de l'Arsenal. *Archives de la Bastille*, 10.290.

de la rue des Roses ou des Orfèvres (aujourd'hui, rue des Roses). Un *cueilleret*¹ de 1759 la décrit ainsi :

« Une grande maison a porte cochère² scise a la Chapelle en la grande rue du dit lieu faisant equerre ou aïse sur la Rue des Roziers, consistant en une cuisine, garde manger, salle, grand escalier dans la ditte aïse, au dessus sont deux étages composés de chambres et cabinets, grenier au dessus, cave écuries remise de carosse, — cour quarrée separée du jardin par une grille et de la ferme par un mur de cloture, une ferme joignant la ditte maison — a porte chartiere qui a son entrée par la ditte Rue des Roziers, composée de salle, chambres et greniers au dessus — écuries granges puits dans la cour qui est séparée du jardin par un mur de cloture, un grand jardin dans lequel il y a deux pavillons, dont l'un est une chapelle³, le tout contenant dix arpents et demy, neuf à dix perches⁴... »

Un ancien *terrier*⁵ de 1704-1705 précise que le jardin était « composé d'un grand parterre vis a vis de la grille du logis, un petit bois fait en estoile⁶ dans lequel est un puits, et le reste dudit jardin estant en legume... »

La maison passait pour avoir été construite par Henri IV, à l'usage de galant oratoire, puis donnée par le roi à Sully pour lui servir de relai de poste entre sa demeure parisienne de la rue Saint-Antoine et son château de Rosny. Vers 1640, déchu au rang d'un cabaret à l'enseigne de la Rose blanche, elle avait souvent accueilli l'historien Mézeray⁷, académicien et franc-

(1) Archives Nationales, S* 2570. « *Cueilleret de la seigneurie de la Chapelle, de Saint-Ouen et la Villette St Lazare, appartenante à l'office d'Aumônier de St Denis en France, réuni à la Manse des Religieux de la ditte Abbaye* », p. 153. En réalité, la description (*déclaration*) date du 22 mars 1741 ; elle avait été faite alors pour le « *Terrier de St Denis, la Chapelle et St Ouen, la Villette St Lazare, St Léger, Aubervilliers, la Courneuve*, contenu en 4 volumes in folio et fait par Me Nicolas Coudteu en 1740 et années suivantes. » On nommait plus spécialement *terriers* les registres où étaient dénombrées les terres roturières dépendant d'une seigneurie, et *cueillerets*, ceux où étaient portées les redevances payées au seigneur par ses tenanciers.

(2) Un document rédigé vers 1700, ajoute ce détail : « *Au-devant de la porte cochère est une barrière de bois, cinq ou six bornes de pierre de taille, et un siège de pierre.* » (Arch. Nat., S* 2476.)

(3) Le procès-verbal de bornage de 1724-28 donne les dimensions de cette chapelle : « *trois toises un pied six pouces de face, deux toises cinq pieds de profondeur, et quatorze pieds de haut* ». C'est-à-dire, en mètres, environ 6 m. 30 × 5 m. 50 × 4 m. 55. (Arch. Nat., Q¹. 1099¹¹², f^o 494 v^o.)

(4) Soit, en chiffres ronds, 3 hectares et demi. La propriété s'étendait sur près de deux cents mètres, sur la rue de La Chapelle, et cent cinquante sur la rue des Orfèvres. Les façades de la maison mesuraient respectivement trente et soixante-dix mètres.

(5) Arch. Nat., S* 2713, p. 32. Registre intitulé : « *C'est le procès verbal de mesurage et arpentage général de la Terre et seigneurie de La Chapelle St Denis les Paris... à raison de dix huit pieds pour perche, et cent perches carrées pour arpent, etc.* » La maison figure sous la cote 61 du Canton 1 (Le village).

(6) Le plan terrier de 1704-05 (Arch. Nat., N III. Seine 477) montre un jardin à la française et un vaste quinconce d'arbres ayant rond-point au centre et huit allées en étoile y accédant.

(7) François-Eudes de Mézeray (1610-1683).

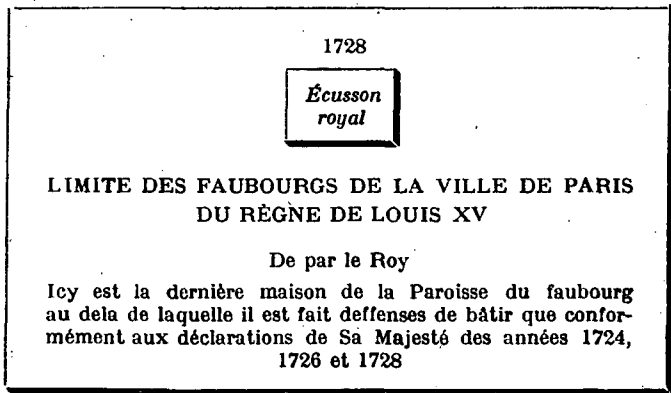
buveur. Enfin, plus près du temps qui nous occupe, elle avait, dit-on, abrité les entrevues de l'abbé Dubois¹ avec la Fillon, célèbre entremetteuse qui découvrit la conspiration de Cellamare².

En 1728, la maison fut comprise dans le grand bornage des faubourgs ordonné par le Roi, le 18 juillet 1724³, « pour renfermer sa bonne ville de Paris dans de justes limites, & prévenir les inconveniens qui seroient à craindre de son trop grand accroissement ». Avec clairvoyance, la déclaration royale avait dénombré les périls des trop vastes cités : enchérissement des denrées, difficulté des approvisionnements et des communications, impossibilité d'assurer la police...

Des « bornes » gravées — larges pierres de liais de trois pieds et demi de long sur deux pieds et demi de haut — apposées aux extrémités des rues des faubourgs, sur le mur des maisons d'angle, marquèrent la limite outre laquelle défense était faite de construire. Le fouet et cinq ans de bannissement — de galère en cas de récidive — punissaient la destruction des bornes.

Le bornage ne concernait que les faubourgs ; mais comme le village de La Chapelle faisait suite continue aux maisons du faubourg Saint-Denis, il y fut exceptionnellement englobé.

Une borne, dite du type 4, fut scellée sur la façade de notre maison, à neuf toises à gauche du porche⁴, avec cette inscription :



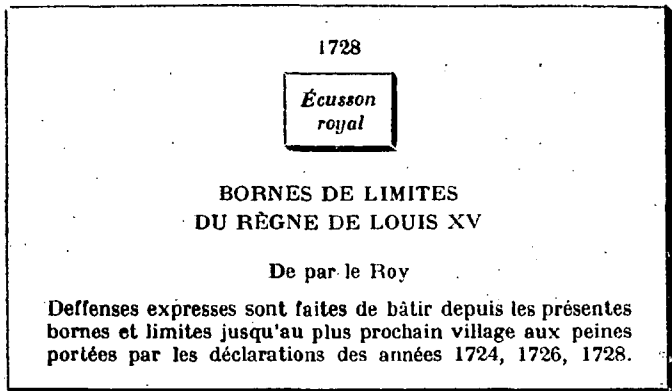
(1) L'abbé, puis cardinal, Dubois (1656-1723). Premier ministre en 1722.

(2) Le prince de Cellamare (1657-1733), ambassadeur d'Espagne à la cour de France depuis 1715, avait, d'accord avec le cardinal-ministre Alberoni, complotté la chute du régent Philippe d'Orléans. Le complot ayant été découvert, Cellamare fut arrêté et reconduit à la frontière (1718).

(3) Déclaration complétée par celles des 29 janvier 1726 et 23 mars 1728.

(4) « *Limites de la ville et faubourgs de Paris* », t. VII. Faubourg Saint-Denis

Une seconde borne¹ fut placée à l'extrémité orientale de la façade de la rue des Orfèvres, avec cette autre inscription :



Après avoir appartenu à divers personnages, la maison avait été, le 30 juin 1698, acquise pour 36.300 livres par Messire Henry Mercier, conseiller du Roi et receveur des tailles en la Généralité d'Orléans. Elle était ensuite passée à sa veuve, — nommée dans les terriers : dame Mercier de La Jonchère, — puis à Messire Jacques François Magoulet, receveur des épices aux requêtes du Palais, qui la loua à Georges Rákóczi. C'est ce Magoulet — orthographié Magoules dans le rapport de police — qui nous a permis, nous l'avons dit, d'identifier la demeure.

*
* *

Ce que fut la vie quotidienne de Georges Rákóczi dans sa maison de La Chapelle, le long rapport² fait, on ne sait à quelle occasion, le 31 décembre 1753, à « *M. Meunier, conseiller du Roi, inspecteur de Police, rue des Canelles, faubourg St Germain à Paris* » nous l'a appris en détail. Nous n'en retranchons ici que le préambule, très bref historique de la famille Rákóczi. Le récit commence par un portrait, pittoresque sinon flatteur, du prince :

« C'est un homme d'une figure monstrueuse pour la grosseur. A peine peut-il supporter son ventre. Du moins ce n'est que par le secours d'une cein-

(Arch. Nat., Z¹. F. 929). Cf. aussi l'*État des Bornes de limites de Paris* dans le *Traité de la Police* de Delamarre, 1738, t. IV, p. 429.

(1) Cette pierre a été donnée en 1886 au Musée Carnavalet.

(2) Bibliothèque de l'Arsenal. *Archives de la Bastille*, 10244.

ture qui en forme l'enceinte et qui lui passe par derrière le col. Ordinairement il boit dix à douze bouteilles de vin par jour. Cela iroit même plus loin s'il n'en étoit empêché par la D^{lle} de Boislisle avec laquelle il vit depuis plus de 12 ans.

« Il ne vit que des bienfaits du Roy.

« Il a longtems demeuré rue des Bernardins. De là à Vaugirard dans une petite maison qu'il a tenue à loyer en deux différentes fois pendant cinq ou 6 ans. Depuis un an il demeure à la Chapelle village sur le chemin de St Denis à une lieue de Paris dans une maison appartenant au S. Magoules Bourgeois de Paris rue de la Verrerie vis à vis celle du Coq, louée toute meublée 700 £ par an. Le Jardin contient 12 arpent. Le Jardinier qui s'appelle Babet a 400 £ de gages par an pour le cultiver outre son logement, sa nourriture, celle de sa femme & de ses enfans.

« Le Prince Ragotski ne sort jamais pas même pour aller à la messe¹ et voit peu de monde. Cependant il fait toujours bonne chère. Il a deux pensionnaires un vieux Baron & une D^e. Le Baron a été au service de la Reine de Hongrie. Ils ne mangent point avec lui ; on leur porte à chacun séparément leur pitance dans leur chambre. Son domestique est composé d'un laquais qui lui sert en même tems de valet de chambre, et d'un cocher. Il a longtems eu a son service un nommé Regnard garçon de mérite qui l'a suivi dans tous ses voyages. Il lui avoit fait 600 £ de pension qu'il lui a ensuite ôté quelques années avant sa mort.

« La D^{lle} de Boislisle du nom d'une terre quelle a à quatre lieues de Pontoise dans le Vexin Normand, est une grande et grosse femme de bonne mine, brune, âgée d'une cinquantaine d'années, qui vit avec lui depuis 12 ans ; quelques uns veulent qu'ils soient mariés². Le fait est que de leur union ils ont eu un garçon qui n'a pas vécu.

« C'est elle qui dirige toute la maison et l'on peut dire qu'elle est le maitre. Elle a une ferme à sa terre de Boislisle qui lui envoie des provisions comme poulets, dindons, canards, pigeons, avoines &c... Il y a à la maison 3 vaches et une basse cour assés bien fournie. Elle a un laquais, une femme de chambre, une cuisinière. Tous ces domestiques tant les siens que ceux du P^e sont des paisans du lieu ou des environs et l'on pretends qu'ils les preferent à d'autres à cause qu'ils sont plus discrets.

« La D^{lle} de Boislisle est à ce qu'on dit de bonne famille, elle a un frère qui a quitté le service de France par mécontentement, et l'on croit qu'il est passé en Turquie, il y a seulement une douzaine d'années. Elle a acquis de lui une partie de la terre de Boislisle.

« Il n'est point mention que le P^e ait aucune dettes criardes. Il paie bien partout. »

* * *

Il n'étoit pas dans le destin des Rákóczi de vivre âgés : L'apoplectique Georges n'avait que cinquante-quatre ans, quand, le jeudi 17 juin 1756, il mourut subitement³ dans sa maison de La Chapelle.

Après un service dans la petite église Saint-Denis où, jadis,

(1) Sans doute faisait-il dire la messe dans la chapelle de son parc.

(2) Dans un second rapport de police, annexé au premier, et concernant le frère de Suzanne de Bois L'Isle, il est répété : « La plus grande partie des personnes qui croyent être bien instruites des affaires du prince et de Mlle de Boislisle assurent qu'ils sont secrètement mariés. Voilà tout ce que j'en sais. »

(3) Dictionnaire historique de Morel, 1759, t. IX, p. 23.

Jeanne d'Arc avait prié avant de partir à l'assaut de Paris¹, le corps du prince fut inhumé dans le cimetière du village, dont l'étroite place de Torcy occupe aujourd'hui l'emplacement.

A la date du mercredi 23 juin, le duc de Luynes nota dans ses Mémoires² :

« M. le prince Ragotzi, qui s'appeloit ci-devant le comte Terislaw, est mort à la Chapelle, faubourg St Denis. Il avoit 20.000 livres de pension du Roi ; cette pension étoit sur l'hôtel de ville. C'étoit un homme de peu d'esprit, et qui n'avoit d'autre considération que celle que son père s'étoit justement acquise. »

Ce fut là toute l'oraison funèbre du défunt.

* * *

La maison de la rue de La Chapelle survécut bien longtemps à son hôte. En 1902, un rapport à la Commission municipale du Vieux Paris³ la décrivait ainsi :

« La maison située au n° 122 de la rue de La Chapelle paraît fort ancienne. Sa construction remonte certainement à la première moitié du xvii^e siècle, à en juger par son style. Composée d'un grand pavillon assis sur deux étages de caves, et de communs en aile sur la cour ne comportant qu'un rez-de-chaussée et des combles mansardés, cette habitation offre assurément tout le caractère, non pas d'une maison de ferme, mais d'une résidence de campagne ayant appartenu à quelque riche personnage d'autrefois.

« Les bonnes gens de l'endroit affirment encore que c'est une ancienne maison de la belle Gabrielle⁴. Il fallait s'y attendre. Mais, décidément, on prête trop de logis à cette illustre amoureuse. Il faut donc passer. »

En 1923, elle apparaissait encore belle à M. Lucien Lambeau, historien de La Chapelle-Saint-Denis⁵ :

« Au n° 122 de la rue de La Chapelle, à l'angle de la rue des Roses (ancienne rue des Orfèvres), au n° 34 de cette dernière, se voient les vestiges d'une des plus importantes maisons de plaisance de la localité. A la vérité, la façade sur rue n'a plus guère l'aspect que d'une vieille et lourde maison faubourienne, mais son pignon regardant la plaine Saint-Denis a conservé une certaine allure décorative, ainsi que des balcons et appuis de fenêtres en fer forgé datant du xviii^e siècle. Dans la cour sont les anciens communs, composés d'un rez-de-

(1) Jeanne d'Arc arriva à La Chapelle à la fin d'août 1429, et en partit le 8 septembre pour attaquer Paris. Elle y revint après avoir été blessée à l'assaut de la porte Saint-Honoré. L'église est fort ancienne : le chœur date du xiii^e siècle, la nef, du xiv^e. La façade a été reconstruite en 1757, un an après la mort de Georges Rákóczi, et la tour, en 1770.

(2) T. XV (1756-1757), p. 131.

(3) *Procès-verbaux de la Commission du Vieux Paris*. Communication de M. Charles Sellier, 10 avril 1902, p. 97.

(4) Gabrielle d'Estrées (1573-1599), la plus célèbre des maîtresses d'Henri IV.

(5) Lucien Lambeau, *La Chapelle-Saint-Denis*. Paris, 1923.

chaussée formé d'arcades, aujourd'hui aveuglées, surmonté d'un étage de combles ardoisés d'un style élégant et d'une belle tenue d'architecture. »

Mais le temps avait fait son œuvre. Malgré l'épaisseur énorme des murs et des fondations, on dut étayer la maison. C'est en cet état qu'elle fût photographiée pour la Commission du Vieux Paris, qui a bien voulu nous autoriser, exceptionnellement, à reproduire les deux clichés¹.

Et puis le jour vint, — il y a trois ou quatre ans, — où il fallut démolir le vieux logis. Dans la poussière des platras et des poutres abattues, s'envolèrent les ombres du Vert-Galant et de Georges Rákóczi. Et c'est un banal immeuble en briques jaunes que nous avons, il y a quelques jours, retrouvé à la place, tandis qu'aux lieux où s'étendaient parterre à la française et petit bois « en estoile » s'entassaient, branlantes, de misérables mesures noires².

* * *

Le corps de Georges Rákóczi devait connaître un sort tragique. Selon une tradition orale, — qu'il ne m'a pas encore été possible de vérifier, mais que j'ai lieu de croire recevable, — sa sépulture fut profanée vers le début du xix^e siècle, et longtemps, paraît-il, on vit le crâne du prince dans une maison de La Chapelle.

N'est-il pas étrange, le destin qui, jusque dans leur tombe, a poursuivi les derniers Rákóczi ? Comment ne pas évoquer l'antique *fatum* devant ces exilés, ces errants qui, dans la mort même, n'ont pu trouver le repos.

Perdu, le cœur de François II, dans le champ bouleversé de Grosbois.

Disparus, la crypte du Cherche-Midi et le petit cimetière de La Chapelle, sous les immeubles et les rues de l'envahissante capitale. Perdues, sans doute, en quelque coin des catacombes, les cendres de ceux qui dormaient là.

Et tandis que nous écrivons ces lignes, nous revient en mémoire le beau vers triste de Baudelaire :

« Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs. »

(1) Nous devons des remerciements particuliers à M. Debidour, secrétaire de la Commission.

(2) Bien qu'annexée à Paris en 1860, La Chapelle-Saint-Denis a, par un hasard remarquable, gardé très exactement sa topographie de jadis. Encerclé, en effet, entre les vastes installations — gares, entrepôts, ateliers — des chemins de fer du Nord et de l'Est, le village n'a pu s'étendre dans aucune direction. Ainsi reconnaît-on avec une grande facilité l'ancien domaine de Georges Rákóczi, entre la rue des Roses et la place en demi-lune qui, en 1724, échancra le bout du parc. Cependant, des travaux de voirie récemment entrepris, semblent devoir bientôt altérer l'ancien plan.

V. — LA DERNIÈRE DES RÁKÓCZI JOSEPHA-CHARLOTTE RÁKÓCZI (1736-1780)

Les historiens qui, jusqu'à ce jour, ont écrit sur la dynastie des Rákóczi, en ont, soit par scrupule, soit faute de documents, arrêté la généalogie aux deux fils de François II : Joseph et Georges.

Cependant, par son testament rédigé à Csernavoda en Bulgarie, le 7 novembre 1738, trois jours avant sa mort, Joseph avait révélé l'existence d'une fille naturelle, née de sa liaison avec une certaine baronne de Perravex. Voici, d'ailleurs, les termes exacts du testament¹ :

« Premièrement nous leguons et laissons par ces présentes à *Joseph Charlotte Rakocki* notre *filie naturelle* une montre d'or, trois pelisses de samour, tout notre linge, tous les meubles qui sont chez Mr David Magy, negotiant françois demeurant à Galata les Constantinople, à la reserve de l'argenterie s'il y en a, et des chapelles, livres, ornemens, et autres choses qui en dépendent. Item nous léguons aussi et délaissions à la susdite Joseph Charlotte Rakocki dix mille piastres que nous avons à change chez ledit Mr Magy à condition que *Madame la Baronne de Perravex sa mère* en recevra les interests jusques à la majorité de la susdite Joseph Charlotte Rakocki, qu'elle sera tenue de nourrir, et entretenir de tout, et lui donner une éducation convenable à sa naissance, le tout sur l'argent provenant desdits intérêts. »

C'est la vie inconnue de cette Josepha-Charlotte que nous nous sommes efforcé de découvrir, et les lecteurs de cette étude penseront sans doute, avec nous, que cette vie, toute de sainteté, lui donne le droit de prendre place dans l'histoire d'une famille dont, au demeurant, elle porta officiellement² le nom glorieux.

*
* *

La notice nécrologique qui fut imprimée par le couvent parisien où Josepha-Charlotte Rákóczi mourut, sous le nom de Sœur Charlotte Joséphine, le 3 juillet 1780, dit qu'elle naquit le 11 décembre 1736. Le lieu de sa naissance n'est pas précisé. Mais, à cette époque, Joseph Rákóczi, après diverses pérégrinations qui sont

(1) Archives Nationales, Paris. T 160, n° 9. « *Le Testament du feu Pr. Ragotsky fils. Extrait des minutes de la Chancellerie de l'Ambassade de France à la Porte Ottomane.* » Le document provient du séquestre des papiers d'un sieur Louis-Hervé Duchesne, avocat au Parlement.

(2) Le registre d'immatriculation des religieuses du couvent de la Visitation Saint-Antoine porte (p. 25, verso, n° 272) cette inscription : « *Notre chère sœur Charlotte Joséphine De Ragotsky, fille du prince de Ragotsky souverain de Transilvanie...* » (Arch. Nat., LL. 1718, « *Réceptions de la Visitation de St Antoine* »). De même, la *Lettre circulaire* du 1^{er} septembre 1754, que nous reproduisons plus loin.

connues, était installé à Paris, — où il était arrivé vers le mois de septembre 1735, et dont il ne devait repartir qu'à la fin de 1737 — et il est donc quasi certain que Josepha-Charlotte vint au monde dans cette capitale.

Qui était la baronne de Perravex, et où le prince l'avait-il connue ? Si à la seconde question nous n'avons pas encore trouvé de réponse, sur la première, deux ou trois documents, d'ailleurs fort minces, conservés aux Archives du ministère des Affaires Étrangères, à Paris, nous ont apporté quelques lueurs, précisées par les recherches que M. Robert Avezou, archiviste départemental de la Haute-Savoie, a bien voulu faire pour nous dans les registres de délibérations du Conseil de la ville d'Annecy.

La famille Perravex (sans particule) appartenait à l'honorable bourgeoisie de la ville d'Annecy, en Savoie. Originaire de La Roche-sur-Foron, autre ville savoyarde, elle s'était établie à Annecy vers le milieu du xvii^e siècle, et avait bientôt pris place dans l'administration municipale de la cité.

Georges Perravex, grand-père de la « baronne », avait ainsi été élu, en mai 1722, syndic de la ville, ce qui lui donnait le droit de porter, sur les actes officiels, le titre, commun à tous les syndics, de « *Seigneur d'Annecy-le-Vieux* ». Il avait été successivement réélu jusqu'en 1747.

De Joseph, son fils, nous savons seulement qu'il fût *émancipé* par son père, c'est-à-dire mis en possession des droits de l'homme majeur avant l'âge légal de la majorité.

Enfin, de la « baronne », fille de Joseph, nous ne savons rien, et seule une longue recherche dans les archives municipales et notariales d'Annecy permettrait d'éclairer, peut-être, sa biographie.

*
* *

Un article du testament de Joseph Rákóczi, léguant à Mme de Perravex une somme de mille piastres « *pour s'en retourner en France* », nous laisse penser que quand, à l'automne de 1737, le prince partit pour la Turquie, la « baronne » l'y suivit, emmenant très certainement avec elle son enfant de quelques mois.

Quelle fut la vie de Mme de Perravex et de sa fille après la mort du prince ? Sans doute, rentrées en France, s'installèrent-elles à Annecy, et il semble, par la conjonction de divers documents, que la première dut mourir assez tôt :

Une requête¹ présentée au Sénat de Savoie, le 11 août 1747, par Joseph de Perravex, au nom des intérêts de sa petite-fille « *Damoiselle Joseph-Charlotte Rakocki* », et dans laquelle il n'est

(1) Arch. Nat. T 160, n° 9.

fait aucune mention de la mère, paraît bien indiquer qu'à cette date la tutelle de l'enfant était passée à son grand-père. Supposition confirmée par les incidents qui se produisirent quelques années plus tard, quand Josepha-Charlotte voulut entrer en religion, et par une phrase de Josepha elle-même, écrivant alors que la princesse de Carignan lui « *tient lieu de mère* ».

* * *

Ainsi qu'on le verra plus loin dans l'*Abrégé* de ses vertus, Josepha-Charlotte fut placée toute enfant au monastère de la Visitation d'Annecy, où elle fit sa première communion à l'âge de dix ans.

C'est peu après, que le Dauphin fils de Louis XV, voulant assurer lui-même l'éducation de la jeune fille, l'envoya chercher par la princesse de Carignan.

Fille d'Ernest-Léopold, Landgrave de Hesse-Rhinfels-Rothembourg, Christine-Henriette, mariée en 1740 à Louis-Victor-Amédée-Joseph de Savoie, prince de Carignan, était cousine de Josepha-Charlotte, étant l'arrière-petite-fille d'Ernest, Landgrave de Hesse-Cassel dont Josepha était l'arrière-arrière-petite-fille par sa grand'mère Charlotte-Amélie, femme de François II Rákóczi.

La sollicitude du Dauphin de France manqua soulever un incident diplomatique, le Roi de Sardaigne lui ayant disputé l'honneur de donner asile à la jeune princesse. Mais quand parvint au monastère d'Annecy son ordre de s'opposer au départ de l'enfant, Josepha-Charlotte avait déjà franchi la frontière.

C'est au monastère de la Visitation de la rue Saint-Antoine, à Paris, auquel elle témoignait un particulier attachement¹, que la princesse de Carignan confia sa pupille.

Un registre de comptabilité² du couvent, portant à la date du 8 janvier 1755 la mention suivante :

« Receu le 8^e de notre chère sœur Charlotte Josephine de Ragotsky deux
« mil cent vingt cinq livres pour quatre années et un quartier de la pension
« échue le 3^e décembre dernier »

fixe à l'année 1750, au plus tard, la date de cette entrée.

L'Ordre de la Visitation Sainte-Marie avait été fondé en 1610 par Jeanne-Françoise Frémiot, baronne de Chantal (sainte Jeanne

(1) Après sa mort, ses héritiers y fondèrent, le 1^{er} octobre 1766, moyennant quatre cents livres, un « *annuel de messe pour le repos de son âme* ». (Arch. Nat., H^e 4190. Voir la note suivante.)

(2) Arch. Nat., H^e 4190. « *Livre auquel est écrit l'argent reçu en ce monastère de la Visitation Ste Marie de Paris, commencé le vingt deuxième décembre mil sept cent cinquante...* »

de Chantal) et saint François de Sales, à Annecy, où la maison-mère était restée établie depuis lors.

En avril 1619, sur l'ordre de saint François, trois religieuses visitandines étaient venues, sous la conduite de sainte Chantal, fonder à Paris une communauté qui, en 1628, s'était installée rue Saint-Antoine, dans l'Hôtel des ducs de Cossé. En 1632, le célèbre architecte François Mansart avait construit en bordure de la rue, — sur le modèle de Notre-Dame de la Rotonde, à Rome — une église, sommée d'un dôme, qui, en 1634, avait été dédiée à Notre-Dame des Anges par André Frémot, archevêque de Bourges, et propre frère de sainte Chantal.

Très petit, — comme d'ailleurs tout le monastère, — et assez mal éclairé par de trop étroites ouvertures, l'édifice était pourtant, et est encore, de proportions harmonieuses. De la rue, un perron de « douze ou quinze degrez », aujourd'hui modifié pour les nécessités de la circulation, faisait accéder au portail encadré de deux colonnes corinthiennes fuselées.

Grâce, nous l'avons déjà dit, à la douceur de sa règle, à l'éducation excellente qu'il donnait aux jeunes filles de bonne famille, enfin à l'hospitalité aimable qu'il accordait aux dames de qualité cherchant une retraite paisible, l'Ordre avait rapidement prospéré en renommée et en fortune, et la maison de la rue Saint-Antoine avait eu sa part dans cette ascension.

On y avait vu prendre le voile Louise-Antoinette Colbert, Louise-Angélique de La Fayette, Jacqueline-Thérèse de Bussy Rabutin, petite-fille de sainte Chantal. De nobles familles avaient pris la coutume de se faire inhumer dans l'église : en 1641, André Frémot ; en 1664, la princesse Isabelle de Vendôme, petite-fille d'Henri IV et veuve de Charles Amédée de Savoie ; en 1680, le fameux surintendant des finances de Louis XIV, Nicolas Fouquet, mort en captivité à la forteresse de Pignerol, y étaient venus reposer. Les Sévigné possédaient dans la nef un caveau particulier.

La richesse du monastère se manifestait aux jours des grandes fêtes, où, si l'on en croit un auteur du temps, l'autel était orné de « quantité d'argenterie d'un prix fort considérable, et de paremens rehaussez de grosses perles ».

Tel est le lieu où vint vivre Josepha-Charlotte Rákóczi¹.

*
* *

Lors de la destruction du monastère, pendant la Révolution de 1789, quelques registres, aujourd'hui conservés aux Archives

(1) Nous avons emprunté l'histoire et la description du couvent à Germain Brice, *Description de la ville de Paris*, 1752, t. II, p. 23 et sq., et à Piganiol de La Force, *Description historique de la ville de Paris*, 1765, t. V, p. 39 et sq.

Nationales de Paris, furent sauvés, et c'est à eux, joints aux « *Lettres circulaires* » que les maisons de l'Ordre faisaient imprimer de temps à autre, que nous devons d'avoir pu reconstituer, en grande partie l'existence de la petite-fille de François II Rákóczi.

Dans le calme couvent de la rue Saint-Antoine, la vocation religieuse de la jeune fille se déclara très tôt, malgré les tentations profanes offertes par le monde à cette héritière d'un sang illustre ; à peine Josepha-Charlotte avait-elle dix-sept ans et demi quand, en juin 1754, elle prit comme novice l'habit des visitandines. A cette occasion, le monastère reçut du Trésor royal, pour les ameublements de cette cérémonie, un don de mille livres¹ sur lequel, d'ailleurs, il réalisa un petit profit, puisque le « *Rolle des deniers tirés* » de ce même mois de juin 1754 nous apprend que lesdits ameublements ne coûtèrent que 400 livres²...

Selon une coutume régulièrement observée dans le couvent, la nouvelle religieuse « *traita la communauté* », et fit, à chaque sœur, présent de quatre livres.

Une Lettre circulaire du 1^{er} septembre 1754 rendit ainsi compte de l'événement :

« C'est encore aux bontés de cette Princesse [Mme de Carignan] que nous devons l'avantage de compter aujourd'hui parmi nos Novices notre chère sœur Charlotte Joséphine de Ragostky, fille unique de feu très haut, très puissant et très excellent Prince Joseph de Ragostky, Prince Souverain de Transylvanie, connu dans le monde sous le nom de Comte de Brogny³ ; Son Altesse Sérénissime avait des vues sur elle en la faisant venir de Savole à Paris et elle nous confia son éducation déjà si heureusement commencée par nos très honorées Sœurs de notre cher premier Monastère d'Annecy ; mais Dieu avoit d'autres desseins, et la vertueuse Princesse en préparoit elle-même, sans le savoir, l'accomplissement. Après quatre ans et demi de séjour dans notre Maison, Mademoiselle de Ragostky nous déclara le désir qu'elle avoit de s'y fixer pour toujours. Le mérite d'une aussi aimable Postulante, la douceur charmante de son caractère, son empressement naturel à obliger tout le monde, la constante égalité de son humeur toujours gaie, et tant d'autres qualités excellentes de son esprit et de son cœur, nous étoient trop connues pour ne pas nous féliciter du présent que le Ciel nous faisoit en sa personne, en même temps que nous la félicitions elle-même de la grâce que Dieu lui faisoit en l'appelant à notre Saint Institut. Monseigneur le Dauphin, à qui Madame la Princesse de Carignan avoit fait part du pieux dessein de Mademoiselle de Ragostky, a voulu dans cette occasion non seulement la prendre sous sa royale protection, mais lui tenir véritablement lieu de père, et il s'est hâté de la combler de bienfaits. Notre chère Novice n'a

(1) Arch. Nat., H* 4190. « *Rolle des deniers receus. 1754. — Juin. Receu le 22^e du trésor Roial 1000 £. pour les ameublemens de notre chere sœur Charlote Josephine Ragostky a sa prise d'habit... 1000.* »

(2) Arch. Nat., H* 4190. « *Rolle des deniers tirés. 1754. — Juin. Tiré le 4^e quatre cent livres pour les ameublemens de notre chere Sr Charlote Josephine Ragostki a sa prise d'habit... 400.* »

(3) Le nom de Brogny est celui d'un village de la commune d'Annecy-le-Vieux. Nous ignorons dans quelle circonstance Joseph Rákóczi l'adopta comme incognito.

« pas manqué de lui rendre à ce sujet toutes les actions de grâces que lui dic-
 « toit la sincérité de sa reconnaissance, et ce grand Prince dans une lettre toute
 « écrite de sa propre main, dont vous jugerez aisément, nos très chères Sœurs,
 « que l'original sera éternellement conservé dans nos archives¹, l'a assurée
 « qu'il étoit enchanté (ce sont ses termes) d'avoir pu contribuer à l'exécution
 « du dessein où elle étoit de se consacrer à Dieu dans un Ordre aussi édifiant,
 « aussi utile et aussi régulier que celui de la Visitation. »

Mais quand, une année plus tard, Josepha-Charlotte, ayant accompli le délai réglementaire, voulut faire sa profession définitive, un « baron » de Perravex, — sans doute Joseph de Perravex, son grand-père, — y fit opposition par procédure légale. Cependant, après une étrange transaction dont les registres comptables du couvent ont gardé la trace révélatrice, le « baron » retira son opposition, en échange de bons écus sonnants. Voici, en effet, ce qu'on lit dans le « *Rolle de l'Extraordinaire* » de l'année 1755² :

« — A Mr le baron de Perravex, par accomodement... 1.200 livres.

Pour la main levée de l'opposition qu'il a fait à la profession de notre chere sœur Charlotte Josephine de Ragotsky... 12 livres. — »

Le 11 juin 1755, Josepha-Charlotte prononça ses vœux monastiques. Sur cette cérémonie, nous avons eu la joie de retrouver le témoignage le plus direct, puisqu'il est de la main même de la nouvelle professe. Il se trouve dans un registre³ dont la première page porte cette curieuse inscription :

Vive Jésus

2^e Livre auquel les sœurs de la Congrégation de la Visitation Sainte-Marie écrivent les ans et jours de leurs vœux, et des annuelles confirmations quelles en font en ce premier monastère de Paris.

L'humble Gloire des sœurs
 De La Congregation

Nous n'avons aucun lien que le lien de la dilection, qui est le lien de perfection, car la dilection est forte comme la mort et le zèle d'amour fort comme l'enfer, comme donc pourroit-on avoir des liens plus forts que le lien de la dilection qui est le lien de perfection.

LA CHARITE DE JESUS CHRIST
 NOUS PRESSE.

(1) La Révolution en a décidé autrement : la lettre ne se trouve pas dans les papiers du couvent conservés aux Archives Nationales.

(2) Arch. Nat., H^e 4190.

(3) Arch. Nat., LL. 1714.

C'est à la page 175 de ce volume que Josepha-Charlotte écrit, de sa propre main, le texte sacramentel que nous reproduisons ici *in extenso* :

« Je sœur charlotte josephine Ragostki¹ de Brogny ay par la grace de dieu ce jourd'hui 11^e juin en l'année 1755 célébré mes vœux pour vivre et mourir en la congregation de Notre Dame de la Visitation. Veuillez mon sauveur benir cette journée et me la rendre profitable pour l'éternité.
sœur Charlotte josephine Ragotski De Brogny. »

et en marge :

« Monsieur l'abbé bonvallet très digne confesseur de cette maison en l'absence de Monsieur l'abbé Robinet supérieur de cette maison vicairé général du diocèse, ma examinée le 8^e avril 1755. pour cela j'ai été mise seule, et enfermée dans le parloir pour dire ce que bon me sembloit, et avec la même liberté j'ai aussi parlé à S. A. S. Madame La Princesse de Carignan qui a la bonté de me tenir lieu de mère. Monsieur l'abbé Robinet notre digne supérieur a reçu mes vœux lesquels tous rendront témoignage que cest de ma franche et libre volonté que j'ai fait la sainte profession.

sœur Charlotte Josephine Ragotski. »

Comme l'année précédente pour sa prise d'habit, sœur Charlotte Joséphine « traita » la communauté et donna quatre francs à chaque sœur. Dès le 8 juin, une seconde somme de mille livres avait été versée par le Trésor pour les frais d'ameublement de la cérémonie, et, nouveau et important témoignage de la sollicitude du Roi de France, c'est Louis XV qui offrit la dot de la nouvelle Visitandine, en un contrat de Douze mille livres, « *portant de rente à trois pour cent* »².

La Lettre circulaire du 12 mars 1756 donna, dix mois plus tard, un récit détaillé de la cérémonie :

« Depuis la lettre que notre Communauté a eu l'honneur d'écrire à la vôtre; il ne nous est rien arrivé de plus remarquable que la profession de notre chère Sœur Charlotte Joséphine de Ragostky. Quelques raisons particulières nous obligèrent de lui faire faire sa cérémonie à 7 heures du matin, pour éviter la présence d'une personne qui vouloit s'y opposer. Il n'y eut ni sermon ni assemblée de famille. M. l'Abbé Robinet vicairé général, notre Supérieur, se rendit ici de bon matin et reçut les vœux de notre chère Sœur en présence des témoins. La jeune victime s'immola de tout son cœur, avec une joie et un contentement qu'elle goûte de plus en plus, et qui en effet est préférable à toutes les grandeurs du siècle. C'est à Madame la Princesse de Carignan que nous devons la possession d'un sujet si distingué. La Princesse étant alors aux Eaux de Bourbonne, ne put être présente à la célébration des vœux, mais à son retour, Son Altesse nous fit l'honneur d'entrer dans notre Maison et de dîner à notre Réfec-

(1) A remarquer la francisation de Josepha en Joséphine ; l'interversion des prénoms ; l'orthographe fautive du nom de Rákóczi, écrit tantôt Ragostki, tantôt Ragotski, et, à partir de 1758, Ragotsky.

(2) Arch. Nat., H^o 4190. « *Rôle des acquisitions, année 1755. — Nous avons acquis par la profession de notre chère sœur Charlotte Josephine de Ragolzky un contrat de douze mil livres sur les Postes que le Roy lui a donné pour sa dotte portant de Rente à trois pour cent, ... trois cent soixante livres.* »

toire. Cette grande Princesse nous honore de son estime et nous comble de mille bontés, et nous permet en toute occasion de recourir à sa puissante protection. »

*
* *

Désormais la vie de Charlotte Joséphine, toute pareille à celle de ses compagnes, ne se manifeste plus, pendant un quart de siècle, sur le registre du couvent, que par l'inscription de la formule du renouvellement annuel des vœux. La première est de l'année même de la profession :

« J'ai confirmé mes vœux ce jour de la présentation Notre Dame 21^e novembre en l'année 1755 au nom du Père et du Fils et du St Esprit. Amen. sœur Charlotte Josephine Ragostki. »

D'année en année, de la même petite écriture oblique, sœur Rákóczi récrivait les mêmes lignes. En 1767, pour la première fois, — elle avait alors trente ans, — sa santé, qui avait toujours été chancelante, et sur laquelle l'*Abrégé* de ses vertus nous donnera de longs détails, ne lui permit pas de renouveler ses vœux à la date prescrite. Et c'est avec huit jours de retard qu'elle nota :

« J'ai confirmé mes vœux ce vingt neuvième novembre de l'année 1767 ne l'ayant pu faire le jour de la Présentation Notre Dame, étant malade. Au nom du Père, &c. »

En 1770, encore, la maladie la retarda, jusqu'au 25 novembre ; puis en 1774, où, plus gravement atteinte, elle ne put écrire la formule que le 25 décembre. En 1778, nouveau retard, d'un jour seulement.

Mais le mal dont elle souffrait devait avoir bientôt raison d'elle : en 1779, elle ne put même tenir la plume pour le texte de la formule et c'est sous une écriture étrangère que, d'une main qui tremblait un peu, elle signa, pour la dernière fois, le 2 décembre.

Sept mois plus tard, elle s'éteignit. Et sur le même feuillet où, vingt-cinq ans auparavant, la petite-fille de François II Rákóczi avait écrit ses vœux, sœur Anne Madeleine Chalmette, supérieure du couvent, écrivit, selon la coutume, le récit de sa mort. Nous le reproduisons sans y changer un mot :

« Cette chère sœur est décédée le 3 juillet 1780, sur les deux heures ; agée de 43 ans et demie, 25 de Profession du rang des sœurs choristes. Le Seigneur s'étoit plu à réunir en cette bien aimée sœur tous les dons de nature et de grâce qui rendent un sujet accompli, tout étoit supérieur en elle ; du côté de l'esprit, du jugement, et des Talens, mais elle possédoit plus encore tout ce qui constitue la belle âme, et les vertus Religieuses, elle avoit une modestie qui les cachoit à ses yeux, elle s'est particulièrement rendue remarquable par l'esprit de soumission à l'égard de toutes ses supérieures. Depuis douze ou quatorze ans l'on peut dire qu'elle a souffert des maux compliqués et presque continuels qui l'ont éprouvée comme l'or dans le creuset, et rendue conforme à l'image de Jésus crucifié. Le St Viatique qui lui a été réitéré plusieurs fois lui communiquoit la force de boire le calice jusques à la lie. L'Extrême Onction

lui fut administrée environ trois semaines avant sa mort à cause du danger profond de son état qui ne lui permettoit presque plus d'avaler. Enfin Dieu après l'avoir tendue pendant quinze jours comme une victime toujours mourante, consommée au point de ne paroître plus qu'un squelette animé, a terminé aujourd'hui ce long martyre, après avoir reçue à midy la bénédiction apostolique, peu avant son décès Mr notre confesseur lui réitéra les prières de la recommandation de l'âme ; elle est expirée pendant ce temps, en sa présence et celle de la Communauté et de nous dans la paix d'un ange. Cette chère sœur est enterrée dans le petit caveau sous l'entrée de l'Eglise.

Sœur Anne Madeleine Chalmette,
supérieure.

« *Messieurs de S. Paul* », c'est-à-dire les prêtres de l'église Saint-Paul, paroisse du couvent, célébrèrent les modestes funérailles de cette fille de Princes. Onze livres y suffirent, plus 9 livres, 12 sols pour « *la bière, la fosse et la peine du garçon* »¹.

Un an après, en juillet 1781, le couvent fit célébrer les trois messes anniversaires traditionnelles² et, le 1^{er} septembre de la même année, fit imprimer, à l'intention des autres maisons de l'Ordre, une Lettre circulaire faisant part du décès de sœur Charlotte Joséphine³ :

« Depuis notre dernière Circulaire, nous avons eu le malheur de perdre deux de nos chères Sœurs ; la première, c'est notre très-chère Sœur Charlotte-Joséphine de Ragotsky, sujet rare à tous égards. Vous verrez dans l'abrégé de sa Vie, que nous vous donnons ci-après, combien elle méritoit notre estime, notre attachement, non-seulement par les qualités naturelles dont elle étoit douée, mais plus encore par les vertus religieuses que nous lui avons vu pratiquer depuis son entrée parmi nous... »

Nous ne reproduirons pas la suite de cette lettre, reprise et grandement développée dans le long « *Abrégé de la vie et des vertus...* », imprimé l'année suivante⁴, et dont nous avons eu la fortune de retrouver un des exemplaires originaux dans les archives de l'actuel couvent de la Visitation de Paris⁵.

Nous avons estimé que, malgré son ampleur, ce beau panégyrique, devait être publié ici en son entier, et sauvé ainsi de l'oubli et de la destruction.

(1) Arch. Nat., H* 4191. Dépenses, *Eglise et Sacristie*. 1780, juillet.

(2) Arch. Nat., H* 4191. Dépenses, *Eglise et Sacristie*. « 1781. Juillet. Payé 3 £ pour les 3 Messes de Lanniversaire de notre chere sœur Charlotte Josephine de Ragotzki... 3. »

(3) Arch. Nat., H* 4191. « *Depences extraordinaires*. — 1781. Septembre. Payé 5 £ pour les Lettres circulaires de nos chères sœurs Charlotte Josephine de Ragotzki et Marguerite Rose Laloup... 5. »

(4) Arch. Nat., H* 4191. « *Depences Extraordinaire*. — 1782. Aoust. Payé 43 £ pour la lettre Circulaire de notre Très-honorée Mère avec les vies de nos cheres sœurs Charlotte Josephine de Ragotzki et Marguerite Rose Laloup... 43. »

(5) « *Circulaires et vies de nos Sœurs de ce 1^o Monastère de la Visitation de Paris* », t. III (1744-1789), p. 555 à 564. Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à la Mère Supérieure et à la Sœur Archiviste du Couvent, pour leur si bienveillant accueil.

VIVE ✠ JESUS.

ABRÉGÉ DE LA VIE ET DES VERTUS

DE NOTRE TRÈS-HONORÉE SEUR

CHARLOTE-JOSEPHINE DE RAGOSKY,

*Décédée en ce premier Monastere de la Visitation Sainte-Marie
de Paris, le 3 Juillet 1780, âgée de quarante-trois ans,
vingt-cinq de Profession, du rang des Sœurs Choristes.*

LA Noblesse, ce titre fastueux, que le Mondain honore, que le Sage oublie, que le Chrétien méprise, n'ajoute rien à la vertu. Nous n'entrerons donc pas en détail sur l'ancienneté de la Famille des Princes Ragosky. Le nom des Héros qui l'illustrèrent, est aussi connu dans les fastes de la Religion, que dans celles de l'Histoire. Constantinople, asyle de ces Princes infortunés, fut le théâtre de leur vertu; & cette ville, le centre de l'irreligion, ne put refuser sa sensibilité à leurs malheurs; son admiration à leur héroïsme chrétien.

La chere Sœur dont nous écrivons la Vie, étoit fille du Prince JOSEPH DE RAGOSKY, dernier Souverain de Transilvanie. Elle naquit le 11 Décembre 1736; elle perdit le Prince son pere dans un âge si tendre, qu'elle ne pouvoit encore comprendre les suites de ce malheur: terrible, à le considérer selon l'œil humain; il fut toutefois la source du bonheur spirituel de notre très-honorée Sœur.

Sa premiere éducation fut confiée à nos Sœurs du premier Monastere d'Annecy; grace qu'elle regarda toute sa vie comme la plus signalée. On ne sauroit ajouter à son estime, à son tendre attachement pour cette chere premiere Maison de l'Institut. Elle s'expliquoit souvent sur cet objet d'une maniere qui faisoit autant d'honneur à son discernement qu'à sa reconnoissance. De ce sentiment général pour toute la Communauté, elle réservoir une part particulière aux très-honorées Meres THÉRESE-AUGUSTE DE BERNER, & EMMANUEL-AMÉDÉE DE COMPEIS, qu'elle eut le précieux avantage d'avoir pour maîtresses. Il sembloit convenable que ces cheres Meres, l'édification, le soutien & la gloire de notre Institut, eussent le plaisir de former à la vertu une des plus grandes ames dont le

même Institut se puisse glorifier. Elle fit sa première Communion à l'âge de dix ans. Cette grâce, qui lui fut accordée dans un âge si tendre, prouve l'innocence de son âme, & le jugement que portoient déjà de ses lumières précoces, les dignes Maîtresses, aux soins desquelles elle étoit confiée.

Feu Monseigneur le Dauphin, Père de notre Monarque, voulant reconnoître en la personne de notre chère Sœur, les services que le grand RAGOSTKY, son aieul, avoit rendus à la France, dans les guerres d'Allemagne, se chargea de son éducation et de son établissement. Il la confia à son Altesse Sérénissime Madame la Princesse de Carignan. Mais le Roi de Sardaigne, ami du Prince son père, ne voulant pas qu'elle eût d'autre asyle que ses États, envoya ordre à nos Sœurs d'Annecy de s'opposer en son nom à son départ. L'ordre leur fut signifié trop tard : notre chère Sœur étoit déjà en France.

Madame de Carignan nous confia ce précieux dépôt : les Maîtresses de notre très-honorée Sœur Ragostky connurent bientôt ses talens supérieurs. Son amour pour l'étude surpassa leurs désirs, comme leurs espérances : il n'est aucun genre de sciences convenables à son sexe, dans lequel elle ne fit des progrès surprenans. Sa gaieté, la douceur de son caractère, lui attirèrent bientôt l'attachement et l'estime de tout ce qui l'environnoit : elle couloit ainsi des jours heureux, & tout lui pronostiquoit un avenir plus flatteur encore. Le Ciel l'avait douée de dons rares ; & sa vertu lui assuroit cette estime générale, tribut qui console de tous les revers de la fortune. Le siècle ne lui offroit que des roses : tout sembloit la porter à aller les cueillir promptement. Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables aux foibles humains, en avoit formé d'autres sur cette chère Sœur. Malgré son goût pour le plaisir & la liberté, elle entendit sa voix & n'endurcit pas son cœur.

Un sentiment persuasif & triomphant, lui fit connoître ce que Dieu demandoit d'elle, et que son salut dépendoit de sa correspondance à l'attrait divin. Elle prit le temps de réfléchir ; & la justesse de son jugement, joint à la manière dont elle parcourut sa carrière, font bien voir qu'il ne manqua rien à la solidité des principes qui la firent agir ; il n'y eut même pas à craindre que sa résolution fût l'effet d'une ferveur passagère, sa vocation n'ayant été précédée d'aucune des douceurs qui accompagnent d'ordinaire cette première grâce.

Dieu, qui la vouloit dans le Cloître, ne lui en montra que les rigueurs. Elle se rendit non sans combats, mais sans résistances : bien résolue cependant d'aller goûter les plaisirs du monde avant que d'y renoncer. A cet effet, elle ne confia à personne son secret. Certaine de la volonté du Seigneur, elle attendoit en paix le moment de déclarer la sienne. Il étoit plus prochain qu'elle ne pensoit. Des partis brillants & avantageux se présentent pour notre chère Sœur, & le monde n'oublioit rien de ce qui pouvoit l'engager dans ses fers.

Madame la Princesse de Carignan ignoroit sa résolution. Elle vint lui faire part de ses projets sur sa destinée. Ma Sœur Ragostky refusa ses offres, sous le spécieux prétexte de l'éloignement qu'elle avoit pour toute espèce d'établissement. La Princesse usant alors de l'autorité que lui donnoit l'amitié, lui répondit : « Mademoiselle, une Fille de votre rang n'est pas libre de vivre dans le célibat. Il n'y a que deux partis pour vous ; le monde ou le cloître. » Ces paroles furent pour notre chère Sœur, le moment victorieux de la grâce : fidèle à sa voix, elle renonce au monde, dans le moment même où l'on étoit à ses yeux tout ce que le monde a de plus capable de fixer & d'éblouir. Elle fit part de sa résolution à Madame de Carignan : cette vertueuse Princesse, remplie d'une haute estime pour l'état Religieux, & qui daignoit honorer notre Maison de son attachement, envia le sort de notre chère Sœur. Après avoir exigé d'elle qu'elle consultât le Révérend Père de Sacy, de la Compagnie de Jésus, elle ne mit plus d'obstacles à ses désirs. Cette jeune victime, sans honorer de ses regrets un monde indigne de son estime, redoutant l'ivresse de ses plaisirs, dont les plus belles âmes sont d'autant plus susceptibles, qu'elles en connoissent moins le danger, renonçant au désir qu'elle avoit d'en connoître

de près l'illusion, s'achemina vers le lieu de son sacrifice, & demanda d'être admise au premier essai. Cette grâce lui fut accordée avec une satisfaction qui répondoit à l'idée qu'on avoit de ses talens & de ses vertus.

C'est ici le lieu de faire connoître cette respectable Défunte, & d'apprendre aux partisans du monde, en traçant son portrait que Dieu sçait se réserver des victimes, qu'ils ne peuvent s'empêcher de lui envier.

Notre chère Sœur joignoit à la figure la plus avantageuse, une taille aussi haute que bien proportionnée ; elle avoit un port majestueux et toutes les grâces qu'on peut désirer dans les personnes du sexe. Un air de grandeur, qui relevoit une modestie peu commune, tout annonçoit en elle ce qu'elle étoit, tout disoit qu'elle cherchoit à le cacher.

Ces dons de la nature ne sont rien au jugement de l'homme vertueux ; & ils ne peuvent être prisés par le Chrétien religieux, que du moment qu'ils ajoutent à l'héroïsme du sacrifice qu'en fait à son Dieu celle qui ne les tient que de lui.

Il est des faveurs plus estimables encore ; elles ne manquèrent pas à notre très-honorée Sœur ; elle fut douée d'un esprit aussi vif que solide, aussi brillant que profond, aussi éclairé dans ses principes, que juste dans ses conséquences, aussi sublime que prudent. Elle reçut en partage une âme généreuse et sensible, noble & droite, reconnaissante et tendre, courageuse jusqu'à l'héroïsme. Il faut joindre à toutes ces qualités une facilité singulière à s'énoncer, des manières engageantes et douces, une égalité d'humeur, qui dans tous temps la faisaient retrouver la même ; enfin, une constance à toute épreuve, qui la rendoit l'amie la plus fidelle.

Telle étoit notre chère Sœur Ragostky, lorsqu'elle porta ses vues vers le cloître. Elle ne fait encore que d'entrer dans la carrière de la vie religieuse, & ses premiers pas sont des pas de géant : elle est dans un noviciat nombreux, l'âme d'une ferveur naissante ; ses Compagnes trouvent un modèle dans ses exemples, un appui dans ses conseils, des lumières dans ses entretiens. Elle soutint les premières épreuves, avec un courage qui fut l'annonce de celui qu'elle montra au milieu des plus cruelles souffrances. Grande en tout, elle embrassa la vertu dans toute son étendue. La pureté de son motif donnoit à ses moindres actions, ce caractère d'héroïsme, qui fut toujours le sien propre. Ayant été admise pour notre Saint Habit, elle se montra de plus en plus digne d'être l'épouse de Jésus-Christ. Après avoir surmonté toutes les oppositions que sa famille mit à la consommation de son sacrifice, reçue avec l'applaudissement général de toute notre Communauté, elle se prépara à la Sainte Profession.

Pendant la retraite elle reçut une lumière qui lui fit voir comme présents les maux qu'elle devoit éprouver dans la suite. Elle se soumit à Dieu avec paix & tranquillité. Le bonheur incomparable d'être l'épouse de Jésus crucifié, lui parut capable d'adoucir les plus sensibles douleurs.

On se hâta d'employer les talens de notre chère Sœur, en la mettant seconde Maîtresse des Pensionnaires. Elle en avoit de particuliers pour l'éducation de la jeunesse. Une égale fermeté, une affable aménité, une pénétration qui ne pouvoit être trompée, une vigilance qui ne pouvoit être surprise, une patience à toute épreuve, qui attirèrent bientôt le respect, l'estime et l'attachement de ses Elèves. Le jugement de la jeunesse est celui de l'impartialité ; à cet âge on ne sçait pas encore dissimuler par intérêt, ni se taire par religion.

La vertu prenoit dans la bouche de ma Sœur Charlotte-Joséphine, un charme auquel on ne pouvoit résister. Ses leçons, que la raison dictoit, que la douceur rendoit aimables, étoient toujours bien reçues ; & si la fougue des passions, la légèreté de l'âge, empêchoient qu'elles n'eussent un effet certain, celles qui en étoient l'objet ne pouvoient s'empêcher au moins d'en avouer la nécessité, d'en admirer la justesse.

En 1765, elle fut nommée première Maitresse. Ce fut alors qu'elle n'épargna rien pour former des Elèves, qui, par leurs talens, fussent capables de venger la piété des foiblesses qu'on lui prête, & par leur piété éloignassent d'elles les foiblesses qui sont souvent jointes aux talens.

Animée des plus pures lumières de la foi, elle ne pouvoit être insensible aux coups que portent à la Religion les impies de notre siècle. Aussi, mettoit-elle tout en usage pour prémunir les jeunes personnes qu'elle élevoit, contre les pièges qu'on tendroit dans la suite à leur vertu naissante. Elle leur apprenoit à croire sans raisonner, à prouver leur foi par la pratique des bonnes œuvres, à se soutenir enfin dans les exercices de la Religion par les principes d'une foi aussi soumise qu'éclairée. Elle leur faisoit comprendre que la piété seule pouvoit les mettre à l'abri des dangers d'un monde séducteur, les rendre insensibles à ses faveurs comme à ses mépris, à ses caresses comme à ses revers. Elle leur enseignoit à faire aimer la vertu. Elle les rendoit aimables, en les rendant vertueuses. Impartiale dans ses affections comme dans ses jugemens, elle donnoit à toutes les mêmes témoignages d'intérêt et de tendresse. Chacune de ses Elèves trouvoit en elle une amie sincère, des conseils sûrs, un secret impénétrable. Si notre très-honorée Sœur sçavoit avec tant de succès les former pour le monde, elle n'avoit pas moins de talens pour inspirer à celles que Dieu appelloit au Cloître, les vertus qui doivent distinguer la Religieuse du Séculier fidèle. Quand après un mûr examen, des épreuves sages, elle avoit reconnu la solidité de leur vocation, elle n'épargnoit rien pour les engager à la suivre avec fidélité. C'est alors que cette grande âme déployoit tous ses ressorts pour soutenir leur foiblesse, & leur faire goûter ce principe, qu'une fois la volonté de Dieu connue, les sacrifices qu'elle exige doivent peu coûter à l'âme, à qui elle est manifestée. Toujours constante au milieu des aridités, elle ne vouloit pas que leur ferveur dépendit de ces douceurs passagères, qui, adoucissant la pratique de la vertu, n'ajoutent rien à son mérite. Invincible dans les tentations dont elle fut assaillie au commencement de sa carrière, elle les fortifioit contre celles qui alarmoient leur courage. Cette très-honorée Sœur, qui sçavoit mieux que personne que la vertu finit où l'excès commence, leur enseignoit à se sanctifier par la pratique exacte de l'obéissance & de la fidélité à la Règle. Morale qu'elle prêchoit encore plus d'exemples que de paroles. Elle gémissoit souvent sur le peu de correspondance à la grâce de la vocation dans un siècle où elle ne fut jamais plus nécessaire. Elle attribuoit ce changement au goût de mollesse qui paroît être le caractère propre de la jeunesse de nos jours, & qui affoiblissant les forces de l'âme, lui ôte cette énergie, ce courage nécessaires pour répondre à la voix de Dieu. Elle déplorait le sort de ces jeunes victimes, qui, emportées par le torrent des plaisirs, séduites par l'illusion, entraînées par l'exemple, trompées par de faux conseils, donnoient au monde un cœur, dont le Seigneur avoit paru jaloux. Elle craignoit pour elles ces coups de justice qui leur font, par miséricorde, déplorer dès ce monde, un choix où elles n'écoutèrent que le penchant de la nature. L'expérience des autres lui avoit appris qu'il est dur de résister à Dieu, & qu'on ne sauroit trop craindre pour celles qui n'appréhendent pas de se révolter contre les desseins du Seigneur, seul mattre de nos destinées.

Il est inutile d'entrer dans un plus grand détail sur les talens éminens de notre très-honorée Sœur Charlotte-Joséphine pour l'éducation. Les regrets, les larmes amères de toutes les personnes qui eurent le bonheur d'être élevées sous sa conduite, & qui sont pour jamais inconsolables de sa perte, en prouvant leur sensible reconnaissance, font d'une manière aussi éloquente que persuasive, l'éloge de celle qui leur donna sa tendresse et ses soins.

Notre respectable Défunte, dans les différens emplois qu'elle a exercés, & sur-tout aux classes, se gagna le cœur de toutes ses Aides ; qui trouvoient en elle l'Officière la plus compâtissante, & la plus équitable : elle leur donnoit sa confiance, selon les talens particuliers qu'elle leur reconnoissoit, les laissant agir pour la partie dont elles étoient chargées, avec cette fermeté & liberté

nécessaires à l'éducation de la Jeunesse. Peu jalouse de son autorité, elle n'en faisoit usage que pour faire respecter celle des autres. Ne tenant qu'au bien, elle recevoit volontiers les avis de ses Aides, elle en pénétoit à l'instant le plus ou le moins d'avantage ; dans l'un ou l'autre cas, elle en permettoit l'essai ; se faisant un plaisir de sacrifier ses lumières.

Sa vie fut toujours une règle vivante. Son obéissance eut les caractères les plus parfaits ; non seulement elle regardoit Dieu dans la personne de ses Supérieurs ; mais elle n'y vit jamais que lui seul. Elle avoue elle-même, dans les Ecrits de ses Retraites, qu'elle n'éprouvoit aucune peine à la pratique de cette vertu. « Dieu, dit-elle, par sa miséricorde, me rend comme impossible tout ce qui pourroit être contraire aux intentions de mes Supérieurs. »

Elle avoit long-temps médité cet avis de notre Sainte Mère, que le véritable pauvre d'esprit ne tient ni aux lieux, ni au temps, ni aux personnes, ni aux circonstances. L'on voit que c'étoit sous ce point de vue si vaste, qu'elle comprenoit la pratique de la pauvreté religieuse. Dans plusieurs de ses résolutions, elle entre sur cet article dans un détail qui fait connoître qu'elle ne s'en tenoit pas à la spéculation.

La foi la plus vive distingua notre très-honorée Sœur. C'est dans l'approche des Sacramens surtout qu'elle se démontroit. Celui de l'Eucharistie faisoit toute sa consolation. Elle ne trouvoit que dans ce Pain des Anges la force pour supporter les maux dont elle fut assaillie : elle n'épargnoit rien pour se préparer à le recevoir, & son cœur reconnoissant lui avoit dicté la résolution qu'elle gardoit inviolablement de rendre deux visites à Notre-Seigneur les jours de communion, en action de grâces de celle dont il l'avoit honorée.

Point de vraie Religieuse dans la mortification. Cette chère Sœur ne l'ignoroit pas. Ses maladies, la douceur de notre Règle, étoient pour elle des motifs pressans pour s'adonner à l'intérieur de cette vertu. Désir, amitié, sensibilité, satisfactions permises, tout devint pour cette âme généreuse la matière du sacrifice le plus universel & le plus constant. La mort à tout le créé étoit l'attrait auquel la grâce la portoit plus vivement. « Rien de mortel pour un cœur immortel (se disoit-elle souvent). Je suis créée pour Dieu, je dois retourner à Dieu. » On lit sans cesse dans ses Ecrits des résolutions conformes à cette morale. Tantôt elle se propose de ne pas s'informer de ce qui regarde ses amies, parce que la sensibilité qu'elle éprouvoit de leur peine, ou la joie de leur satisfaction, la détournoit de son occupation intime avec le céleste Epoux. Dans une autre occasion, elle promet à Dieu de s'interdire toutes réflexions sur ses peines, soit intérieures, soit extérieures.

« Je veux, dit-elle dans une autre circonstance, que la désoccupation des choses créées soit le fruit de ma solitude ; je m'appliquerai, dans ce dessein, à vivre en ce monde comme ayant l'esprit au ciel et le corps au tombeau. »

La Charité, cette reine des vertus, qui distingue proprement le Chrétien, animoit toutes ses actions. Toujours conduite par la voie pénible des aridités & des sécheresses, elle eut tout le mérite de cette vertu, sans jouir de ses douceurs. Sa seule crainte fut de ne pas aimer assez celui qu'elle aimoit uniquement. De là ses doutes, ses perplexités, ses frayeurs de la mort & des jugemens de Dieu ; creuset terrible, où l'Epoux se plut à la purifier presque pendant toute sa vie.

Ce Dieu, qui la chérissoit, en lui soustrayant toutes ses faveurs sensibles, sembla lui avoir donné en échange la douceur de son propre cœur, pour aimer le prochain. Parmi le grand nombre de gens qui eurent des correspondances avec elle, il n'est personne qui ne lui rende le gracieux témoignage, que toujours le miel de la douceur découloit de ses lèvres. Elle avoit le grand talent de justifier tout le monde. Elle ne savoit juger qu'elle-même.

Point de vertu sans l'humilité. Fondement de toutes les autres, elle est aussi le voile sacré, à l'abri duquel elles peuvent croître sans danger. Il n'est que ceux qui pénétrèrent dans l'intime de l'âme de notre très-honorée Sœur

CHARLOTTE-JOSÉPHINE, qui puissent savoir à quel point elle étoit riche de ce trésor, la vraie perle évangélique. Ses Ecrits en font foi. Par-tout elle s'abaisse, elle s'humilie : elle est surprise d'être encore l'objet des miséricordes du Seigneur. « Je veux souvent, dit-elle, considérer mon origine, qui est le rien. O rien ! ne vous effacez jamais de mon souvenir : en me rappelant ce que je suis, apprenez-moi à ne me pas glorifier de ce que je ne suis pas. » Tant de vertus furent consommées par une patience aussi héroïque qu'éprouvée. Les souffrances de cette très-honorée Sœur ne peuvent être comprises que par celles qui les virent de très-près. Dès sa jeunesse, elle éprouva un feu considérable dans la poitrine & les entrailles. En 1765, elle eut une petite vérole des plus affreuses, dont l'effet fut de développer le principe des cruelles maladies qui la conduisirent enfin au tombeau, & auquel les plus habiles Médecins n'ont jamais rien compris : ils se sont cependant réunis à traiter son mal d'humeur âcre et corrosive, dont on ne pouvoit reconnoître le caractère : cette humeur lui a successivement brûlé, excorié, ulcéré le palais, la gorge, l'estomac et les entrailles, avec des douleurs inexplicables. Dans l'espace de quelques minutes, sa langue, l'intérieur de ses joues, paroissoient brûlées comme avec de l'eau-forte. Cette humeur avoit totalement détruit les amygdales ; elle avoit fait perdre à l'œsophage son ressort ; il ne pouvoit plus se dilater et se contracter que très-difficilement. Les remèdes employés pour détruire le principe corrosif, ou pour le déterminer à l'extérieur, furent sans succès ; souvent même, ils augmentoient la violence des douleurs ; & dans ses souffrances les plus aigües, les accidens se compliquoient de telle sorte, & étoient si opposés entr'eux, qu'on ne pouvoit réussir à la soulager. Ses différens maux ne l'empêchèrent jamais de donner ses soins à son emploi ; elle ne se déchargea de l'instruction de ses Elèves que quelques mois avant sa mort. Jusqu'à cette époque elle n'avoit cédé à personne cette pénible occupation, profitant de tous les intervalles où ses douleurs lui laissoient un peu de tranquillité, pour réparer le temps où elle n'avoit pu s'y livrer. Allitée même, dès que la fièvre n'étoit plus à craindre pour les jeunes personnes qui étoient dans le cas de l'approcher, elle se faisoit un devoir de leur consacrer des forces, dont à peine elle jouissoit.

Le 28 de Janvier de l'année 1778, notre chère Sœur fut attaquée d'une fluxion de poitrine. Les saignées, les remèdes, parurent avoir l'effet qu'on desiroit. Mais en même temps que les symptômes de cette maladie se dissipent, le principe d'âcreté corrosive se ranimoit ; les accidens d'excoriations se renouvelèrent sans presque d'intervalles jusqu'à sa mort. Outre une fièvre continue, elle eut plusieurs maladies inflammatoires, qui firent craindre pour sa vie. Au mois de Janvier de l'année 1780, elle eut une nouvelle fluxion de poitrine : dès le troisième jour, le danger parut imminent : la malade le connut, & demanda le saint-Viatique, qu'elle reçut avec une foi, un respect, un amour, qui répondoient aux dispositions qu'elle apportoit toujours à la réception de cet auguste Sacrement. Entre le 9 & le 11, le point de côté et l'oppression cessèrent ; mais à l'humeur qui la consumoit, il se joignit un dégoût universel, un dévoiement considérable, qui la maigrit au point, que deux mois avant sa mort elle paroissoit un squelette. Tout ce qui se passoit à l'extérieur n'étoit que le moindre mal de notre très-honorée Sœur : le Seigneur achevoit son œuvre en elle ; frayeur de la mort, crainte d'offenser Dieu, quand l'excès des douleurs lui arrachoit des plaintes, tout sembloit devenu pour elle un sujet d'amertume ; c'est alors que comme un autre Job, elle pouvoit s'écrier : *Ayez pitié de moi, vous tous qui êtes mes amis, car la main du Seigneur s'est appesantie sur moi.* Elle ne trouvoit d'adoucissement à ses maux, que dans la réception du Saint-Viatique, qui lui fut réitéré autant de fois que le danger l'exigea, ou le put permettre. On lui administra l'Extrême-Onction un mois avant sa mort. Cette chère Sœur avoit eu toute sa vie une tendre dévotion à la Sainte Vierge, qui se montra bien sa vraie mère dans ces terribles momens où tout le ciel paroissoit être de bronze pour elle. Environ six semaines avant son décès, ses peines cessèrent, le calme succéda à l'orage ; & la veille de sa

mort, qui étoit le jour de la Visitation, l'auguste Marie lui donna un avant-goût du bonheur céleste, & une espèce de certitude qu'elle en jouiroit bientôt. Ce jour-là, une de ses Elèves, Religieuse parmi nous, ayant obtenu d'aller la voir ; après que la chère Malade lui eût donné tous les témoignages de la plus vive tendresse ; « nous nous réunirons, lui dit-elle, ma chère amie ; voilà le bien de l'amitié : quand c'est la vertu qui la forme, elle est éternelle. J'ai toujours compté sur votre cœur ; comptez sur le mien. Je ne vous oublierai point. Je vous devance de quelques jours ; car, quelque longue que soit la vie, elle n'est qu'un instant au prix de l'éternité ; il ne faut pas vous affliger ; nous nous reverrons, mon enfant : cette bonne Mère, en lui montrant une image de la Sainte Vierge, va m'emmener au ciel ; je la prierai pour vous, & ferai vos affaires bien mieux qu'ici bas. » Elle l'embrassa ensuite tendrement, & lui donna plusieurs commissions pour des personnes à qui elle s'intéressoit, parlant de sa mort avec une paix, une tranquillité admirables ; elle voyoit autour de son lit fondre en larmes tout ce qui lui étoit plus cher, sans donner aucun signe d'attendrissement : elle ne paroissoit même plus s'apercevoir de celui des autres que pour les consoler & fortifier.

Le lendemain de la Visitation, la Malade parut au plus mal, mais sans rien perdre de sa connoissance & de la sérénité de son esprit, qu'elle a conservées jusqu'au dernier moment. Elle étoit dans les sentimens de la confiance la plus vive, & du désir le plus pressé d'aller jouir de la vue de l'Epoux.

Avant la Messe de la Communauté, Monsieur notre Confesseur entra ; il revint à midi : la Malade se confessa encore, & reçut la bénédiction apostolique, avec pleine connoissance comme elle l'avoit désiré. Peu après on apperçut qu'elle baissoit, & commençoit à perdre l'usage de la parole. On lui fit prononcer le sacré & doux Nom de Jésus, pour gagner l'indulgence ; ce furent ses dernières paroles. Monsieur notre Confesseur lui fit la recommandation de l'âme. Notre très-honorée Sœur avoit demandé de mourir avec un Crucifix appliqué sur son cœur ; & pendant les prières des Agonisans, quoiqu'elle parut sans connoissance, d'une main mourante elle conduisoit le Crucifix à sa bouche pour en baiser les plaies.

Avant d'expirer, elle fixa ses regards sur une Image de la Sainte Vierge il parut à l'instant que ses yeux mourans se ranimoient, le calme de la béatitude se peignit dans ses traits ; un air de transport & de joie succéda au masque effrayant de la mort ; ce changement fut remarqué de toutes les personnes qui étoient auprès de son lit : presque aussitôt cette très-honorée Sœur rendit le dernier soupir, si doucement, qu'à peine put-on s'en appercevoir, à deux heures après midi, en présence de Monsieur notre Confesseur, de notre très-honorée Mère, & de plusieurs de nos Sœurs.

Il est aisé de juger combien un sujet de ce mérite laisse de vuide dans notre Maison. Il n'est personne de celles qui la *connurent*, qui ne pleure avec nous sa perte.

Un de Messieurs nos Confesseurs, pour qui cette respectable Défunte avoit une parfaite confiance, & qui avoit entendu sa confession générale, s'explique ainsi dans une Lettre écrite au sujet de sa mort :

†

« Je n'ai pas manqué d'offrir le sacrifice pour l'accélération du bonheur éternel de la très-honorée Sœur DE RAGOSTKY. J'ignore si Dieu n'en aura pas appliqué les mérites à quelqu'autres. Avec son innocence baptismale, sûrement conservée jusqu'à sa mort, je pense que quatorze ans de souffrances cruelles, aussi patiemment endurées, lui auront plutôt acquis au sortir de ce monde un grand accroissement de bonheur dans le Ciel, qu'une diminution de séjour dans le Purgatoire. Je souhaite bien sincèrement que Dieu, si mes péchés n'y mettent obstacles, écoute les prières qu'elle lui fait pour moi. »

'Plusieurs de nous ont éprouvé la puissante protection de notre chère Défunte, auprès de Dieu : Qu'il nous fasse la grâce d'imiter ses vertus, auxquelles on ne peut refuser son admiration, ni ses regrets¹ !

*
* * *

La maison de la rue Saint-Antoine dura jusqu'en 1790. A cette date, la propriété fut vendue comme bien national ; là où avaient prié les pieuses filles de sainte Chantal, une rue² s'ouvrit, des maisons s'élevèrent. Seule, la petite église fut épargnée, sans doute à cause de sa valeur architecturale, et, le 12 frimaire an XI (3 décembre 1802), par arrêté des Consuls, elle fut affectée à l'exercice de la religion réformée. Depuis lors, sous le nom de « Temple Sainte-Marie »³, elle est restée entre les mains des protestants, et, par une étrange coïncidence, c'est là que, chaque dimanche, se réunissent pour leur culte les Hongrois calvinistes de Paris.

J'ai eu, il y a quelques semaines, le désir de retrouver la tombe de Josépha-Charlotte Rákóczi. Guidé par l'aimable ministre du temple, M. le pasteur Paul Gounelle, j'ai exploré les caveaux où dorment encore, dans des cercueils parfois entr'ouverts, les Fouquet et les Sévigné. Aucune dalle, cependant, ne semblait donner accès à ce « petit caveau sous l'entrée de l'église » dont parlait sœur Chalmette, et nous commencions à désespérer d'en trouver l'issue sans creuser le dallage de l'église, quand, au rez-de-chaussée d'une toute petite construction, appuyée contre la gauche de l'édifice et habitée par le gardien, nous découvrîmes dans la boiserie du mur un panneau mobile. Le panneau ouvert, une lourde trappe apparut, puis, sous la trappe, un escalier droit, en pierre, d'une vingtaine de marches. C'était l'entrée du caveau recherché : des mesures confirmèrent aussitôt que la petite crypte à laquelle conduisait l'escalier se trouvait bien *sous l'entrée de l'église*.

Je suis descendu dans le caveau, sec et froid, aux murs blanchis à la chaux, où rien, selon la règle monastique, ne signale la présence d'une tombe, et j'ai foulé avec respect les quelques pieds carrés de terre où, depuis un siècle et demi, repose anonyme, oubliée de tous, la dernière des Rákóczi.

Émile PILLIAS.

(1) *L'Année Sainte des Religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, publiée à Annecy, en 1869, contient [t. VII mois de juillet], p. 67-72) une vie de Josepha-Charlotte Rákóczi qui est une paraphrase de l'*Abrégé*.

(2) La rue Castex.

(3) Le temple porte le n° 17 de la rue Saint-Antoine.